

REY

Anouchka

Cohabiter dans la baie de Saint Briec :

Regard anthropologique des relations homme-environnement

Rapport de stage Réserve Nationale de la Baie de Saint Briec

Année 2017

REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement le personnel de la réserve naturelle de la baie de Saint Brieuc pour m'avoir accueilli et pour m'avoir consacré du temps. Merci pour cette bonne humeur au quotidien, et merci de m'avoir aidé dans mes recherches de contacts. Merci de m'avoir nourri de votre savoir ! J'espère vous avoir transmis quelques réflexions utiles et montré l'importance et l'utilité des sciences humaines au côté des savoirs scientifiques, surtout dans un contexte de gestion de l'environnement.

Je remercie également l'équipe de la maison de la baie, pour leur écoute, leur partage, et pour avoir contribué à résoudre quelques-unes de mes interrogations.

Enfin, je remercie mes interlocuteurs, ces agriculteurs, pêcheurs à pieds, habitants, mytiliculteurs, scientifiques, membres des associations sportives, anciens maires et maires actuels pour m'avoir accordé de leurs temps et de longues heures pour certains. Merci d'avoir partagé vos expériences, vos savoirs qui sont riches et qui m'ont donné de l'énergie tout au long de cette recherche. Merci de m'avoir ouvert la porte et de m'avoir fait confiance. Je n'oublierai pas votre si bel accueil.

Je tiens à remercier tout particulièrement Anthony Sturbois, chargé de mission scientifique de la réserve naturelle, pour la relecture attentive de ce rapport, mais aussi et surtout, pour son temps, son écoute, sa confiance, pour nos conversations philosophiques, et son soutien dans ce que j'ai pu entreprendre. Merci pour ta présence et ton implication, ta bonne humeur et pour ta compréhension

* Notes au lecteur

Pour des raisons éthiques, tous les noms des interlocuteurs ont été anonymisés.

Il faut bien avoir conscience que ce travail résulte de quelques rencontres, quelques individus parmi des collectifs. Ce qui en ressort n'est pas à généraliser ! Ce travail mais en avant la vision des interlocuteurs interrogés.

Les paroles de mes interlocuteurs seront inscrites en gris foncé afin de mettre en évidence la prise de parole entre enquêtés et auteurs.

Table des matières

Introduction :	5
Chapitre 1 : Les usages de la baie : de multiples espaces et activités et de multiples manières d'être avec la nature.	10
1.1 Les usages de la baie d'hier : bref aperçu.....	10
1.2 La chasse et l'ornithologie : être avec la nature.....	12
1.2.1 La chasse	12
1.2.2 L'ornithologie	15
1.3 La mytiliculture.....	19
1.3.1 Les rapports homme-nature : entre prédation et gestion.....	19
1.3.2 Entre protection, savoir et dégustation :	23
1.4 Les associations sportives	25
1.5 La pêche à pied récréative	26
1.5.1 Les savoirs des pêcheurs :.....	27
1.5.2 La réglementation de la pêche à pied	29
1.6 Les savoirs des usagers de la baie et les savoirs des scientifiques : entre confusion et confrontation.....	30
Chapitre 2 : Cohabiter dans la baie	33
2.1 La réserve naturelle : une entité juridique difficile à mettre en place.....	34
2.2 La réserve naturelle : une entité physique : entre appropriation et dépossession du territoire	37
2.2.1 Le garde technicien et les gardes de l'ONCFS : des « schérifs », des « cow boys »	37
2.2.2 La justice environnementale	41
2.3 Des « écolos », des « ayatollahs » ?.....	43
2.4 Perspectives	45
2.5 Récits sur les bienfaits de la réserve :	50
Conclusion.....	51
Bibliographie	53

La notion d'environnement ne doit en aucun cas être confondue avec le concept de nature. Car le monde ne peut exister comme nature que pour un être qui n'en fait pas partie, et qui peut porter sur lui un regard extérieur, semblable à celui du détachement objectif de la science, à une distance telle qu'il est facile de céder à l'illusion qu'il n'est pas affecté par sa présence. La distinction entre l'environnement et la nature correspond à une différence de perspective : nous considérons-nous comme des êtres à l'intérieur d'un monde ou comme des êtres à l'extérieur de celui-ci ? Nous avons par ailleurs tendance à penser la nature comme si elle était extérieure non seulement à l'humanité, comme je l'ai déjà remarqué, mais également à l'histoire, comme si le monde naturel n'était que le décor immuable où se déroulent les activités humaines. Pourtant les environnements, dans la mesure où ils ne cessent de se renouveler au cours de nos vies – puisque nous les façonnons tout comme ils nous façonnent –, sont eux-mêmes fondamentalement historiques. Il nous faut donc être méfiants devant une expression aussi simple que celle « d'environnement naturel », car, en associant les deux termes, nous avons tôt fait de nous imaginer que nous transcendons le monde, et que nous sommes donc en position d'intervenir dans ses processus (Ingold, 1992, trad, Madelin, 2012 : §24).

Tim Ingold différencie ainsi l'environnement de la nature.

Je différencierai à mon tour tout au long de ce travail ces deux notions, considérant la nature comme « ce qui est naturel, c'est-à-dire soustrait à toute action humaine¹ » et l'environnement comme « ce qui entoure² » l'homme, c'est-à-dire comprenant le milieu social et naturel et leurs interactions.

¹ BIORET Frédérique et al. 2009. *Dictionnaire de la protection de la nature*. Coll « Espace et territoires ». Rennes. PUR. P 312

² Ibid. P 173

Introduction :

Ce rapport de stage sur les relations d'une partie des acteurs de la baie de Saint-Brieuc avec leur environnement, est le résultat de différentes rencontres et observations passées sur le terrain, sur la baie de Saint-Brieuc. Il a pour objectif de mettre en avant les différentes manières d'être avec l'environnement et de mettre en lumière les représentations des différents acteurs avec ce territoire. Interroger l'Homme dans sa relation à l'environnement permet de s'intéresser à son rapport au vivant, à l'autre et à soi-même. C'est comprendre la manière dont différents individus vivent avec leur territoire ainsi que leurs représentations qui en découlent, représentations sociales qui sont enculturée. D'après la psychosociologue Denise Jodelet :

Les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. De même interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes, et les transformations sociales. [...] Les représentations sociales sont abordées à la fois comme le produit et le processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité. (Jodelet, 1999, cité par Glatron, 2009 : 23).

Cette enculturation, cet habitus³, comme le dirait Pierre Bourdieu, est propre à chacun, déterminé par nos origines, nos vécus et se confronte à d'autres représentations extérieures. Ainsi, lorsque plusieurs acteurs cohabitent sur un même territoire, plusieurs visions se confrontent, parfois s'entremêlent et amènent à des divergences. Ce sont ces représentations qui font que notre rapport à l'environnement diffère. S'interroger sur le rapport de l'homme à l'environnement, c'est mettre en évidence la manière dont les individus se représentent l'invisible, la manière dont celui-ci peut transformer notre manière d'agir, de penser mais également dont il peut nous unir et nous désunir. Etudier le rapport entre humain et non humain est complexe parce que l'environnement, construction sociale, instable, en perpétuel changement, induit de se pencher d'un point de vue global, sur les problèmes sociétaux.

³ BOURDIEU Pierre. 1980. *Le sens pratique*. Paris. Éditions de Minuit.

Ce travail se focalise également sur la manière dont une partie des acteurs locaux se représente la réserve naturelle de la Baie de Saint-Brieuc. Il met en avant quelques pistes de réflexions, qu'il semblerait intéressant de poursuivre par la suite afin d'apporter un regard plus détaillé sur l'ensemble des acteurs. Ce rapport met en avant aussi bien les transformations sociétales, c'est-à-dire la manière dont une société a basculé vers une responsabilisation écologique tout en montrant les conséquences de ce bouleversement au niveau des usages de la baie, ainsi qu'au niveau des représentations que les individus ont eu et ont de leur territoire. Enfin, cette recherche montre avant tout comment l'environnement permet de repenser les rapports entre les individus et entre les individus et les non humains.

Pendant ces quelques semaines, j'ai pu rencontrer différents acteurs : pêcheurs à pied, chasseurs, ornithologues, mytiliculteurs, agriculteurs, habitants, scientifiques, réserve naturelle, associations sportives. Comme le dit l'anthropologue Stéphanie Chanvallon :

Faire le choix d'entretiens avec des personnes de milieux professionnels variés : des scientifiques impliqués dans différents domaines (Nature et Univers), des passionnés de la Nature, des personnes qui travaillent avec ou dans la Nature, etc., c'est s'ouvrir à une plus grande diversité et à de l'inattendu en termes de réflexions ou de recul que ces personnes peuvent avoir sur notre sujet, à savoir les rapports de l'Homme à la Nature. [...] Nous évoluons tous avec des façons d'être, de penser et de sentir différentes, chacune avec ses freins et ses possibilités. La pluralité des rencontres, même si elle peut sembler incongrue, sera notre moyen pour alimenter un mode de connaissance inductif, engager la réflexion et la création de sens (Chanvallon, 2009 : 37)

Ces rencontres m'ont mené à m'intéresser à la question suivante : Comment ces différents acteurs se représentent-ils la baie et comment cohabitent-ils ? Quelles sont leurs relations et les manières d'être avec l'environnement qui se dégagent chez les différents acteurs ?

La majorité des individus interviewés sont des personnes ayant habitées le territoire depuis leur enfance. Leurs récits mettent en avant une évolution dans leur rapport à la baie, une évolution qui s'est faite en prenant conscience des menaces environnementales qui ont entraîné des bouleversements dans la vie des usagers de la baie.

Le premier chapitre portera sur les différents usages de la baie afin de mettre en avant les possibles manières d'être en relation avec l'environnement. Entre lieu de refuge, de sensibilité, de non-lieu, de prédation, de protection, de bien être, la nature permet à l'homme de se retrouver, de repenser son espace ainsi que ses manières d'agir. Le deuxième chapitre, intitulé « Cohabiter dans la baie », traitera de la perception de la réserve naturelle par les usagers. Ce chapitre mettra en avant les divergences entre les représentations des acteurs locaux et celles de la réserve naturelle, et permettra de réfléchir à de nouvelles pistes pour que chaque acteur puisse trouver sa place sur son territoire.

Méthode et place sur le terrain :

La première étape lors de mon arrivée au sein de la réserve naturelle a été de m'informer sur le contexte de la création de la réserve, ses enjeux, les missions du personnel etc. C'est à partir de ce moment-là, que j'ai voulu aller à la rencontre de la population locale ; particulièrement les personnes qui ont connu la baie dans les années 1970-1980, ainsi que les acteurs qui ont contribué à la création de la réserve, afin de m'intéresser aux évolutions du rapport de ces hommes à l'environnement. Pour cela, j'ai relevé les noms de différents acteurs trouvés dans les articles de presse et dans les archives et je suis partie à leur rencontre.

D'un point de vue méthodologique, j'ai utilisé des entretiens qui m'ont permis de recueillir des récits de vie, porteurs d'une histoire singulière, ainsi que de « leur vision de leur famille, de leur contexte de vie, des politiques publiques qui ont façonné leurs trajectoires » (Mazzochetti, Jamouille, 2011 : 15). Selon les situations, j'ai mobilisé l'usage de l'entretien semi-directif, qui « n'est ni entièrement ouvert, ni canalisé, il laissera venir l'interviewé afin que celui-ci puisse parler ouvertement, dans les mots qu'il souhaite et dans l'ordre qui lui convient. Le chercheur s'efforcera simplement de recentrer l'entretien sur les objectifs chaque fois qu'il s'en écarte » (Quivy, Compenhardt, 1995, cité par Louey, 2010 : 5), ou l'usage d'entretiens directifs, enregistrés. J'ai également utilisé la méthode de l'observation participante, essentielle dans le travail anthropologique, me permettant ainsi de me frotter « en chair et en os à la réalité » étudiée (Olivier De Sardan, 2008 : 48). Enfin, j'ai usé de l'observation afin de comprendre les pratiques des différents acteurs et afin de m'intégrer dans les différents milieux rencontrés. La description, découlant de l'observation, a été un moyen pour moi de me représenter un territoire inconnu sur lequel s'inscrit plusieurs activités dont la plupart m'étaient aussi méconnues. Gilbert Ryle définit la pratique ethnographique par la « description dense (Ryle, cité par Geertz,

1998 : 3). Cette pratique consiste à faire de l'interprétation de l'interprétation des autres, dans le sens où nos données, issues de l'observation, sont des construits des construits des autres mais permettent de mieux comprendre et de montrer ce qui se donne à voir.

Pratiquer l'ethnographie c'est comme essayer de lire (au sens de « construire une lecture de ») un manuscrit étranger, défraîchi, plein d'ellipses, d'incohérences, de corrections suspectes et de commentaires tendancieux, et écrit non à partir de conventions graphiques normalisées mais plutôt de modèles éphémères de formes de comportement (Geertz, 1998 : 6)

J'ai été confronté à une difficulté au début de ma recherche en allant sur le terrain auprès des acteurs. Je me suis présentée les premiers jours, honnêtement, mais avec le recul assez naïvement, comme étudiante à la réserve naturelle. Cette présentation m'a valu quelques surprises parce qu'elle suscitait chez mes interlocuteurs des interrogations et m'empêchait d'aller dans le fond des conversations. En me présentant ainsi, mes enquêtés m'assignaient directement à la réserve et ainsi à leurs représentations qu'ils s'en font. Voici un extrait d'une conversation que j'ai eu au tout début de mon début de terrain avec un mytiliculteur :

René : - « Mais vous défendez la réserve ? »

Anouchka - « Non, absolument pas, je cherche juste à comprendre les points de vue de tout le monde »

René : - « Si, si ! je vois bien ! ça se voit ! »

Anouchka : - « Non. Ecoutez je ne suis pas là pour ça. Je ne suis pas là pour prendre parti pour qui que ce soit, j'essaye juste de comprendre les visions de chacun, je ne juge pas. Et personne ne m'envoie ».

(Extrait d'entretien, mytiliculteur, René, le 14/09/2017)

En remettant au clair ma position et l'objet de ma présence, la conversation a pu se dérouler de manière très conviviale par la suite. Cependant, cette erreur de présentation m'a permis de mettre le doigt sur un point qui visiblement était sujet à tensions ou du moins controversé : les relations avec la réserve naturelle semblaient cristalliser des tensions. C'est en quelque sorte grâce à cette erreur méthodologique que c'est opéré mon « basculement ». En arrivant à la réserve naturelle, mon intention était de travailler sur les coques, sur sa représentation par les

scientifiques et les pêcheurs à pied. Mais comme on dit souvent : c'est le terrain qui vient à vous et non l'inverse ! C'est en fonction de ce qui s'est présentée à moi que je me suis aventurée tout le long de cette enquête.

Pour la suite de mes rencontres, je me suis présentée comme une étudiante en anthropologie, rédigeant un mémoire sur les relations des différents acteurs avec la baie. En me présentant ainsi, une relation sans préjugé était établie.

Les rencontres et entretiens ont été riches tant au niveau personnel qu'au niveau professionnel. Ces échanges, autrement dit, le fait de donner et de recevoir, permettent au chercheur de découvrir et de mettre en avant des modes de pensées et des visions des interlocuteurs rencontrés. Pour comprendre ces représentations, ces manières d'être, il faut que le chercheur s'imprègne dans la communauté étudiée. Cette imprégnation demande du temps, de l'écoute et nécessite une confiance mutuelle entre l'enquêteur et les enquêtés. Lors des entretiens, le chercheur est à la fois l'observateur et l'observé tout comme l'interlocuteur. L'attitude est significative des informations et du cours de la conversation que le chercheur va recevoir. L'interviewé, nous livre ce que nous lui présentons.

Ce que nous disons agit sur l'autre, ce qu'il nous dit agit sur nous pareillement. Comme un aller-retour, un véritable échange, une construction de l'information à partir du vécu et dans l'instant, l'entretien s'alimente des deux parties, alimente les deux parties, jeu de réciprocité, dans le donner et le recevoir, le transformer et le transmettre à nouveau. De toute évidence, si nous sommes et si le donneur d'information est, dans son attitude et son état d'esprit, ouverts à tout possible, « souples » quelque part, alors nous pouvons dire que l'entretien est une jolie alchimie issue d'une rencontre. L'entretien n'est-il pas aussi ce qui est tenu entre des personnes, comme un fil conducteur, ce qui entre le « toi » et le « moi » se doit d'être entretenu pour que l'échange soit fertile. (Chanvallon, 2009, 44)

Chapitre 1 : Les usages de la baie : de multiples espaces et activités et de multiples manières d'être avec la nature.

Vivre à la terre, c'est un repos ; vivre à la mer, c'est un combat, un combat vivifiant pour qui peut le supporter.

[...] la terre est muette, et l'Océan parle. [...].

Que dit-il ? Il dit la vie, la métamorphose éternelle. Il dit l'existence fluide. Il fait honte aux ambitions pétrifiées de la vie terrestre.

Que dit-il ? Immortalité. Une force indomptable de vie est au plus bas de la nature. Combien plus au plus haut, dans l'âme !

Que dit-il ? Solidarité ? ... Acceptons la loi supérieure qui unit les membres vivants d'un même corps : humanité. (Michelet 1983, cité par Geistdoerfer, 2004 :§ 81)

Sur l'estran, frontière entre terre et mer, se retrouve différents acteurs. Qu'ils soient mytiliculteurs, pêcheurs à pied, cavaliers, randonneurs, chacun arpente selon ses envies. A marée basse, l'estran découvre un immense territoire de 3000 hectares. En fonction de leurs activités, certains usagers se rencontrent mais d'autres ont un espace bien délimité. Ainsi, se dessine sur l'estran des paysages multiples et des espaces singuliers selon l'endroit où on se trouve.

1.1 Les usages de la baie d'hier : bref aperçu

Je vais brièvement opter pour une approche historique des usages de la baie afin de mettre en évidence les transformations et les variations des activités de la baie et afin de mettre en avant la manière dont l'homme fabrique au cours du temps les paysages.

La pêche à pied est une des activités les plus anciennes, utilisée comme moyen de subsistance autrefois. En effet, la baie de Saint Brieuc est façonnée par l'homme depuis longtemps. Utilisée pour son sel au départ, devenue ensuite support de culture maraîchère, une partie de la population littorale du début du XX e siècle utilisée la baie pour pouvoir vivre.

L'ornithologue Jules Allaud qui habite les Grèves de Langueux depuis son enfance, m'a fait part de la relation singulière qu'il y avait entre l'homme et la baie à l'époque :

Ce qu'il y a de bizarre d'ailleurs, c'est que les gens d'ici ont toujours été obligés de partir. Un peu comme la mer qui vient 2 fois par jours et qui se retire très loin. Les gens d'ici pour pouvoir vivre étaient un peu obligés de suivre ce phénomène de va et vient parce qu'ils allaient vendre du sel. Donc ils prélevaient dans la baie le sel, ils chauffaient l'eau et récupéraient le sel. Donc les gens étaient obligés de partir vendre le sel. [...] Ils allaient jusque dans le sud de la Bretagne et dans le bassin de Rennes. Et par la suite, il y a eu d'autres produits de commercialisation. Il y a eu la culture maraîchère [...] et donc les gens des grèves, après le sel, ont asséché plus ou moins la baie, et ont en fait un espace riche ne culture quoi. Notamment les carottes, les oignons, tous les plans, plans de poireaux, plans de choux.

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Monsieur Bernard, chef de service au conseil général, retraité, né à Langueux, approfondi cette caractéristique de la culture maraîchère à Langueux :

Ils mettaient sur le train les marchandises, ils embarquaient aussi dans le train leurs chevaux et leurs charrettes, ils avaient un lieu de dépôt, assez loin de chez eux, ça pouvait être la Loire Atlantique et pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, ils allaient proposer leurs produits avec leurs chevaux et leurs charrettes. On appelle ça, la surchampterie. »

(Extrait d'entretien, Monsieur Bernard, le 29/09/2017)

Une partie de cette population, les marins ; partait à l'époque à Terre Neuve pendant neuf mois pour aller pêcher la morue et d'autres partaient faire la saison à Jersey.

Il y avait aussi des gens qui partaient sur les bancs de Terre Neuve. Vous voyez, c'est un peu pareil, ils étaient obligés de partir aussi pendant six mois, neuf mois même. Mes grands-parents partaient aussi à Jersey, beaucoup de gens y partaient, 4 -5 mois à Jersey, dans les îles anglo normandes. Ils y allaient à la saison des pommes de terre, moi j'ai fait ça trois mois quand j'étais étudiant.

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Enfin, beaucoup de personnes étaient pêcheurs à pied. A l'époque, c'était essentiellement des femmes qui allaient pêcher la crevette, les coques, les palourdes pendant que les hommes étaient à Terre Neuve. A marais basse, ces femmes et hommes se retrouvaient et arpentaient la baie jusqu'à ce que la marée remonte et allaient ensuite vendre leurs produits. « C'est une drôle de relation ici entre l'homme et la mer. C'est que comme les marins, bah il fallait qu'ils partent, donc ils partaient six mois. » me disait Jules Allaud. Ainsi à l'époque, la mer définissait l'organisation sociale et rythmait la vie de la population littorale, entre terre et mer, tout comme aujourd'hui, la marée, par son rythme tidal organise la vie sociale des activités de la baie.

1.2 La chasse et l'ornithologie : être avec la nature

Tout le visible tient à l'Invisible, l'audible à l'Inaudible, le tangible à l'Intangible, et peut-être le pensable à l'Impensable » Lama Anagarika Govinda⁴

La nature est pour certains individus vécue dans un rapport profond. Perçue comme un lieu de refuge, de tranquillité, de fuite, de beauté, de sensibilité, la nature révèle des manières d'être particulière. Dans cette première partie, il sera question de s'intéresser à ces différents rapports que l'homme entretient avec la nature selon les pratiques des usagers de la baie.

1.2.1 La chasse

Avant que ne soit créé la réserve naturelle, les chasseurs chassaient dans la baie, hormis dans la réserve de chasse, qui recouvrait environ 800 hectares, entre Saint Guimond et la pointe des Guettes.

On était une quarantaine, cinquante à fréquenter la baie régulièrement. Les chasses à l'époque se faisaient surtout à marée basse sur la zone mytilicole ou alors à marée haute. On chassait le pied des falaises, notamment en se mettant en retrait à la pointe des Guettes où à la limite Jospinet, car il y a des grosses concentrations de barges sur le secteur et après on montait sur la zone mytilicole plus au large.

⁴ ANAGARIKA GOVINKA Lama. Extrait du livre "Les fondements de la mystique tibétaine". Albin Michel. N°21, cité par CHANVALLON Stéphanie. 2009. *Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime*. Thèse. Université Rennes 2. En ligne. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458244v1/document>. Consultée le 25/10/2017

(Extrait d'entretien, Jean Claude Barraud, le 15/09/2017)

Jean Claude Barraud, policier de profession était directeur à l'époque de l'association de chasse de gibier d'eau dans les Côtes d'Armor. Son goût pour la chasse provient de son grand père. Cette passion pour la chasse, il a transmis à ses quatre enfants. Bien souvent, cette pratique est transmise de famille en famille. Ce qu'il aime avant tout dans la chasse, c'est la tranquillité, c'est se retrouver avec la nature et admirer le paysage.

Ah, ce que j'aime c'est de pouvoir un petit peu quitter tout ce que je fais en journée quoi, quand je chasse, je ne fais que ça, aucunes pressions, aucunes contraintes. [...] Quand je pars à la hutte, je m'isole dans mon marais, je prends mes deux labradors, souvent je suis seul, parfois deux ou trois avec des copains et là on est vraiment tranquille, on est bien.

(Extrait d'entretien, Jean Claude Barraud, le 15/09/2017)

La nature apparaît ici comme un refuge, un lieu de tranquillité où règne un sentiment de repos social, de rupture du quotidien et des contraintes. Elle apparaît aussi comme une beauté à admirer, riche sur le plan émotionnel et sur le plan visuel.

J'ai commencé tout gamin avec mon père. Et moi j'ai transmis à un de mes trois fils qui a mordu dedans. C'est une très belle passion la chasse au gibier d'eau, c'est très agréable. Même si c'est pas forcément pour tuer des canards mais ce qu'on y voit parfois est assez exceptionnel. Je chasse sur Languieux. Je regarde la mer c'est très agréable, je vois les oiseaux passer, les canards et autres, surtout l'hiver c'est intéressant, on voit pleins de choses.

(Extrait d'entretien, Monsieur Pirren, le 26/09/2017)

Ces deux récits mettent en avant l'idée selon laquelle la nature est un lieu où l'homme s'y inscrit pour se retirer du monde, de l'ordre quotidien, de la pression sociale. Elle est l'endroit où des imaginaires se créent, un lieu d'admiration d'une beauté qu'on ne retrouve pas ailleurs. Cette

manière d'être avec la nature me renvoie à la notion d'« hétérotopie » de Michel Foucault. (Foucault, 1967). L'hétérotopie selon cet auteur, c'est « des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables » (Foucault, 1967 : 4) Cette notion de hors lieu, c'est-à-dire des lieux de l'extérieur, du dehors, des lieux d'exclusion de relations sociales, des lieux hors normes, se caractérisent par l'« isolement », comme le dit monsieur Jean Claude Barraud, par une certaine « extraterritorialité » (Agier, 2013 : § 8). Ce sont des « espaces autres » où l'on peut se retrouver avec soi-même, ou le « je » ou le « nous » prennent forme. La particularité de ce lieu hétérotopique est qu'il est à la fois lieu de l'exceptionnel, lieu de rétrospection et hors lieu en ce qu'il est en dehors de la réalité sociale. A l'inverse de l'utopie qui est impossible à localiser, l'hétérotopie est ainsi ce lieu autre, nécessaire aux individus pour se retrouver, se libérer. La nature est cette passerelle qui permet à l'homme de se découvrir, de se nourrir psychologiquement, elle apparaît comme un passage obligé pour sortir de l'enfer social.

Les récits de monsieur Jean Claude Barraud révèlent également une autre manière d'être avec la nature qui se retrouve dans la relation que le chasseur a avec son chien, son auxiliaire.

On tue moins de canards en une année qu'on tue des canards dans une bonne hutte de la baie de somme avec 10-12 chasseurs. Certains chassent le lapin avec des furets, ils se posent devant les trous à 6 ou 7 et ils mettent des furets dans les trous et puis ils vont taper 40 lapins, c'est de la destruction quoi. Moi je préfère y aller avec les chiens, on va lever une dizaine de lapins, sur les 10 lapins, on va en tuer 2 ou 3 mais on va avoir 4-5-6 menées dans la matinée. C'est une chasse qui est pleine. C'est pas une chasse de prélèvement. Aller dans un parc et tirer ça ne sert pas à grand-chose.

(Extrait d'entretien, Jean Claude Barraud, le 15/09/2017)

Le pronom personnel « on » est ici tout à fait intéressant. Ce « on », utilisé pour désigner le chasseur et ses chiens, marque le rapport particulier de ces deux êtres dans la pratique de la chasse. Le chien a une estime importante aux yeux du chasseur, c'est lui qui va permettre grâce à son flair de repérer les proies. Il est celui qui va guider une communauté de chasseurs dans une nature sauvage. Etant l'être le plus « naturel » entre les hommes, le chien permet au chasseur de mieux s'imprégner et de mieux connaître la nature et ses ruses. Le chasseur a ainsi une reconnaissance envers cet animal. Le caractère anthropomorphe le démontre bien avec l'utilisation du « on ». Le chien prend la forme et l'étiquette d'un second chasseur, d'un homme

de compagnie. Est mis en avant également le degré « d'ensauvagement » au sein des chasseurs, définit en fonction des intérêts de chaque chasseur : rentabiliser la chasse, autrement dit, faire du profit ou au contraire l'homme des bois, l'homme qui chasse pour les effets que la pratique lui procure.

Il y en a qui ont des jumelles ils se disent protecteur de la nature, mais qu'est-ce qu'ils font de plus ? Rien, rien ! C'est toujours les chasseurs qui font des actions de ramassage, de nettoyage de bord de plage. Regardez bien ! C'est jamais les écolos ! Euh, ils encaissent des subventions et c'est tout. Avant c'était les chasseurs qui entretenaient le terrain, il y avait des animaux, il y avait plein de choses.

(Extrait d'entretien, chasseur, monsieur Pirren, le 26/09/2017)

A travers ce récit, la chasse n'apparaît plus comme une pratique dans laquelle la solitude, la tranquillité est mise en avant mais comme une activité où le chasseur apparaît comme un protecteur de l'environnement, comme un gérant de la nature. « Le chasseur recrée les lieux de l'abondance originelle, puis il s'y installe en qualité de gérant légitime [...]. Le chasseur ne chasse plus, il protège et contrôle la densité démographique » (Dalla Bernadida, 1996 : 170). Se positionnant comme un acteur incontournable dans la gestion de la biodiversité, le chasseur intervient dans le bien commun, dans un projet providentiel⁵.

1.2.2 L'ornithologie

D'après Jules Allaud, ornithologue, le rapport à la nature aujourd'hui a changé, la perception de la beauté est différente. Etant le seul de sa famille non-chasseur, Jules Allaud m'a raconté la manière dont on percevait les oiseaux autrefois.

Je me souviens de ma première observation. C'était ici, c'était un martin pêcheur. J'ai vu un oiseau bleu passer à toute vitesse devant moi. Et je suis allée voir mon grand-père qui était sur son lit, il était alité et je lui ai dit : « Pépère, j'ai vu un oiseau bleu

⁵ Je tiens bien à préciser que c'est cette vision qui transparaît à travers cet entretien. Ce n'est pas une généralité. D'autres récits pourront largement nuancer ces propos.

mais à une vitesse qui passait devant moi ». Ah ptit gars, c'est un martin pêcheur. Bah celui-là, si tu veux l'avoir, faut tirer vite ! »

La première fois que j'ai présenté un diaporama sur la baie de Saint-Brieuc, je l'ai fait devant mes grandes tantes, chez ma grand-mère et on avait passé les diapositives sur le courlis et la bernache. Vraiment quand on démarrait, pendant toute la projection, ça n'a été que recettes de cuisine. Parce que mes tantes, ma grand-mère, voyait la bernache dans une casserole quoi. Mais faut la dépiauter disait-elle ! Pour mes tantes à cette époque-là, la notion de beauté était différente d'aujourd'hui

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Ce rapport à l'animal sauvage perçue que comme produit de consommation met en avant les habitus, les normes incorporées à l'époque par la population. La consommation est ainsi un élément marquant des appartenances et des différences sociales. Avant, il apparaissait normal d'associer un animal à la consommation. Aujourd'hui, la relation homme-animal a évolué par le fait que les animaux tiennent une place plus importante dans notre société. Source de conflits, de réglementations, d'affection, de personnification ou d'objet scientifique, l'animal dans nos sociétés contemporaines transforme les relations sociales. Cette reconfiguration de l'animal est en lien étroit avec la manière dont la nature est perçue dans la société. Le récit de Jules Allaud met clairement en avant comment en quelques générations notre rapport à la nature a changé.

Les récits et anecdotes qui vont suivre mettent en évidence une autre dimension de la nature : sa capacité à nous rendre sensible.

Je peux rester une journée, je peux m'émerveiller devant un oiseau commun. Tout à l'heure, il y avait un accenteur mouchet, moi ça m'émerveille. Après je vois un vol de spatules, ça m'a émerveillé ! Mes sens sont toujours en éveil et puis il y a le fait de transmettre aussi. Dimanche dernier, j'étais guide pour les journées du patrimoine avec les archives municipales de Saint Brieuc. Il m'avait demandé de faire une balade sur le port du Légué et ils avaient intitulé le thème « Les oiseaux dans les mâts ». La dame m'a demandé de faire découvrir les oiseaux à des non-voyants, malentendants et muets. Il y avait une interprète. Comme je fais à chaque fois, la veille je vais faire des repérages, voir un peu où je peux aller et parler un peu des oiseaux. J'ai des petites figurines là (il me montre des oiseaux) et je les ai amenées avec moi et donc je leur ai raconté des histoires sur les oiseaux. Et là, ils ont été touchés, à la fin de la balade, ils m'ont applaudi et j'ai vraiment été touché parce que moi, le petit ornitho, le petit naturaliste qui n'a rien

de plus que les autres, je les ai ouverts certainement sur un monde qu'ils ne connaissaient pas. Et je leur ai prouvé par A + B que même non voyant, sourd et muet, on peut avoir des rapports avec la nature et qu'eux aussi peuvent s'émerveiller et qu'eux aussi peuvent apprendre et découvrir des choses extraordinaires. Il y a tout ça aussi donc quand je parle de la nature, de l'environnement, c'est que j'ai envie de communiquer sur cette beauté, sur ce qu'elle m'apporte.

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Dans la pratique de l'ornithologie tout comme celle de la chasse et de la pêche le « dire » est important. Dans ces activités, les chasseurs, les ornithologues et les pêcheurs sont des acteurs qui disent des choses. Grâce à leurs observations et à leurs longues expériences dans le milieu, ils savent où se trouvent les animaux recherchés. Ils disent donc d'une part où ils se trouvent. La deuxième chose qui est selon moi la plus importante, est que ces activités font dire et ressentir. C'est ce que montre le récit de Jules Allaud. Bien souvent, après avoir observé, pêché, chassé, les acteurs racontent ce qu'ils ont vu et de manière précise. Ils racontent leurs excursions, leurs ressentis, décrivent les comportements des animaux, tout ce qu'il se passe autour d'eux, pour donner vie à des représentations. Lorsque Jules Allaud raconte les histoires sur les oiseaux lors des journées du patrimoine, il donne des sensations aux gens, il fait vivre ses oiseaux par le biais du langage. Je rejoins ainsi les propos de Stéphanie Chanvallon selon qui, « la relation de l'Homme à la Nature soulève la question du regard sur l'autre dans un premier temps, mais surtout et finalement du propre regard sur soi ». (Chanvallon, 2009 : 29)

Lors de notre entretien, Jules Allaud m'a raconté des anecdotes. En voici une, qu'il me récite en baissant la voix et en ralentissant le rythme au fur et à mesure.

J'étais assis au fond du jardin, dans ma chaise, et puis j'étais sous mon arbre et j'attendais. C'était le soir et il y avait des hiboux moyens duc qui, je savais nichaient de l'autre côté. Et puis à un moment donné, hop, j'ai vu un des parents partir en chasse au fond de la baie et puis je l'ai suivi avec les jumelles et il est passé derrière les arbres et je le voyais plus. Sauf que j'entendais, j'entendais des oiseaux en alerte, donc à l'oreille, je me disais tiens, il doit être à tel endroit. Il passe ici, il passe là (*il me montre du doigt*) et à un moment donné, j'entendais les hirondelles et tout qui piaillaient et je me retourne et il est arrivé derrière moi, le moyen duc, il m'est passé à un mètre. Et alors en passant, j'ai presque senti son, pas son souffle parce qu'on n'entend rien, même pas le déplacement d'air, c'est un vol silencieux.

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Tout au long de ce récit, j'avais l'impression que mon interlocuteur revivait la scène. Il se tournait pour voir si le moyen duc n'était pas derrière nous, il tendait l'oreille pour écouter les hirondelles, il baissait la voix comme si les oiseaux étaient là. J'arrivais moi aussi, à imaginer le moyen duc, les hirondelles, les expressions et la respiration de mon interlocuteur à l'approche du moyen duc. J'étais complètement plongée dans son univers. Je regardais Jules Allaud, le regard désormais vers la fenêtre, les yeux pétillants et je ressentis comme des frissons dans les bras en écoutant et en voyant cet homme devant moi, émerveillé par la nature. Je n'ai pas observé d'oiseaux, je n'étais pas avec des jumelles en pleine nature mais je n'ai pas eu besoin de ça, pour me rendre compte à quel point la nature peut nous rendre sensible. Ces anecdotes, ces récits ne m'ont pas seulement projeté dans un autre univers mais m'ont également permis de comprendre qu'avec des mots, qu'en vivant réellement les choses, on arrive à sensibiliser les gens, qu'importe où on se trouve. Celui qui écoute est sensibilisé, est touché, et celui qui raconte, par le langage donne forme à des sensations qu'il a ressenties lors de ses excursions. Ainsi, l'ornithologue, le chasseur ou le pêcheur, en racontant leurs vécus, traduisent leurs univers pour d'autres personnes et traduisent leurs sensations qu'ils ont vécu sur le moment par le langage, donnant ainsi une forme à leurs sensations. Il y a ainsi on peut dire une double traduction. Cette idée renvoie aux propos de Stéphanie Chanvallon :

La nature est un lieu en dehors de la société, un lieu qui exclut toute forme de « parasitages » et qui va permettre d'accéder à cet état d'osmose avec les éléments. Etre en osmose avec la Nature c'est la vivre en totale liberté, c'est laisser passer en soi toutes les énergies, les odeurs... s'en imprégner comme si l'être devenait un réceptacle mais aussi un lieu d'échange : ce qui pénètre l'individu est aussi le reflet de ce qu'il donne à la Nature, inconsciemment peut-être, mais qui se traduit dans un état d'esprit, une forme d'abandon en confiance. Le sentiment d'osmose traduit et sous-tend un niveau de sensibilité, d'ouverture, d'acceptation à pouvoir recevoir, une représentation de la Nature qui peut procurer une sorte de nourriture des sens et une satisfaction du mental et du cœur (Chanvallon, 2009 : 237)

Voici une deuxième anecdote de Jules Allaud :

Une autre fois, j'étais toujours dans ma chaise en train de regarder et j'ai vu arriver de la droite, j'étais bien dissimulé derrière l'arbre et il est arrivé face à moi et nos regards se sont croisés quoi. Et là, c'est une décharge d'émotions. Alors moi je ne suis pas photographe, j'aurai pu saisir mais non, moi j'ai tellement envie de jouir de ces moments-là, j'ai peur que derrière un appareil photo, oui on fait un clic, on va faire un cliché, mais c'est pas pareil, de le voir tout en sachant que ça va être éphémère. Moi je veux la garder cette photo, dans mon album qui est dans ma tête, dans mes souvenirs.

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Ainsi, dans les pratiques de la chasse et de l'ornithologie ainsi que par leurs récits, le rapport de l'homme à la nature est de l'ordre de l'intime. L'homme coexiste avec la nature, elle lui permet d'éveiller ses sens. Cette façon particulière d'être avec la nature et de voir le monde peut renvoyer à ce qu'Augustin Berque, appelle la « relation écouménale » qui sous-entend, une relation omniprésente entre l'humain et son environnement. L'environnement conditionne l'homme dans son rapport à lui-même et à son milieu. (Berque, 1993 : 299)

1.3 La mytiliculture

1.3.1 Les rapports homme-nature : entre prédation et gestion

La mytiliculture est apparue en baie de Saint Brieuc en 1964, avec la venue des charentais, d'après le mytiliculteur André. En 1956 dans la baie de l'Aiguillon, la mytiliculture intestinalisée, a détruit une grosse partie de la production de moules, ce qui a obligé les charentais à s'expatrier un peu partout sur la côte, allant d'abord au Viviers sur mer dans l'Ille et Vilaine jusqu'à venir dans la baie de Saint Brieuc en 1964.

Deux zones mytilicoles se partagent la baie de Saint Brieuc : la zone mytilicole de Bon Abri à Hillion et la zone mytilicole de Jospinet à Planguenoual. Le métier est souvent transmis de génération en génération, les mytiliculteurs reprenant la suite de leur père. « On travaille en famille, on est six ici ! C'est une passion qui se transmet de génération en génération. Je fais partie de la 4^e génération » me dit René, mytiliculteur. Bien souvent la famille a des concessions sur plusieurs baies, c'est le cas de monsieur Louin, qui possède 5km⁴ de bouchots sur Saint Brieuc, et son frère en possède 2km⁶ dans la baie de la Fresnaye.

Pour tous les mytiliculteurs rencontrés, la liberté, l'extériorité, la diversité du travail sont ceux qu'ils aiment le plus dans leur métier :

« Ce que j'aime c'est le grand air, le fait qu'il n'y ait pas une année pareille et la liberté ! »

(Extrait d'entretien, mytiliculteur, René, le 14/09/2017)

« La liberté, être dehors et le métier en règle générale »

(Extrait d'entretien, mytiliculteur, Monsieur Louin, le 17/10/2017)

« J'ai besoin du contact avec la nature. Puis vous savez, les bouchots, on l'a crée, on l'a monté, on l'a acheté, les bouchots c'est toute une vie. On a créé quelque chose et on vit dessus quoi. On vit avec un poster. C'est une certaine fierté. »

(Extrait d'entretien ; mytiliculteur, Monsieur Arnet, le 17/10/2017)

« On ne fait jamais la même chose, on est la majorité du temps en extérieur, ça reste un métier assez physique et moi j'étais parti pour faire du sport un maximum donc c'est vraiment très agréable, c'est vraiment le côté extérieur et toujours dans l'eau »

(Extrait d'entretien, mytiliculteur, Monsieur Salgues, le 13/10/2017)

Cette idée est intéressante car elle oppose une nouvelle fois le dedans/dehors. Le dedans signifiant l'enfermement, un isolement où le social ne peut plus se faire, ne marche plus ; le dedans étant synonyme alors ici du social insociable. Le dehors, au contraire permet une ouverture, c'est un espace sans frontière, un lieu où le social redevient social. Quant à la diversité du travail, cela rejoint l'idée selon laquelle l'homme a du mal avec le côté routinier du quotidien. La nature apparaît pour plusieurs activités, un moyen de « casser » le quotidien.

Dans un contexte de production économique telle que la mytiliculture, le rapport de l'homme à la nature est particulier. Les mytiliculteurs aiment être au contact de l'eau, être en extérieur mais cette extériorité leur pose des difficultés parce qu'ils sont dépendants de cette nature. Il y a un rapport de force dans lequel l'homme est soumis aux caprices de la nature ; celle-

ci est alors supérieur à l'homme. Si le temps est mauvais, s'il y a des tempêtes, les moules peuvent se détacher des cordes, s'il n'y a pas assez d'eau douce, la croissance des moules va être ralentis. « On dépend de la mer, du temps, des marées » me dit monsieur Loupiot. « On se bat contre la nature. On peut pas se dire ça va aller tout seul, la nature reprend ses droits parfois avec des tempêtes, il y a un peu ce côté combat comme ça » me dit monsieur Arnet.

A cela s'ajoute les prédateurs de la nature, qui sont les véritables bêtes noires de tous les producteurs : le goéland argenté, la macreuse noire, le bigorneau perceur, le bernard l'hermite, les crabes sont les principaux prédateurs des mytiliculteurs de la baie de Saint Brieuc. Ces « ennemis » obligent ces « agriculteurs de la mer⁶ » à prendre des mesures pour limiter leurs impacts sur la production. Pour chaque prédateur correspond une mesure de protection différente. Ainsi pour lutter contre les Bernard l'Hermite, des tahitiennes, des sortes de jupes sont mises en bas des pieux pour éviter qu'ils montent sur les moules. Pour les macreuses noires, des affolants, des fils tendus en haut des bouchots, sont accrochés pour limiter et gêner la macreuse lorsqu'elle vient se nourrir sur les bouchots. Les crabes et les bigorneaux perceurs sont surveillés à chaque marée par les mytiliculteurs, et sont enlevés à la main. Je ne rentrerai pas dans les détails mais chaque prédateur a un impact différent sur la moule : le bigorneau perceur par exemple, fait un trou dans la coquille en sécrétant de l'acide.

Le principal prédateur est le goéland argenté. Celui-ci nécessite des mesures d'effarouchements pour effrayer le goéland et l'emploi d'un garde de parc à moules, qui avec son bateau et à chaque marée parcourt la baie dans le but d'éloigner les goélands des bouchots. Afin que les hommes cohabitent avec la nature, les mytiliculteurs sont obligés de trouver des stratégies pour faire avec cet environnement qui leur permet de produire. La relation entre homme-prédateur permet de revenir sur la notion d'espace. La mise en place de l'effarouchement ou les affolants sont les signes, les moyens utilisés par l'homme pour définir son espace et faire comprendre aux prédateurs qu'ils ne doivent pas y pénétrer. Le même système a lieu dans le règne animal, pour délimiter son territoire par exemple, l'animal urine. Mais le problème est lorsque l'homme et l'animal sont intéressés par la même nourriture, la même production. Un duel se met en place entre l'homme et le prédateur, entre le protecteur de la moule dans le cadre de la mytiliculture

⁶ Les mytiliculteurs se désignent comme des agriculteurs dans le sens où : « on cultive la moule mais on ne la domestique pas, on ne lui donne pas à manger, on est dépendant de la nature » Extrait d'entretien, mytiliculteur, René, le 14/09/2017

et le mangeur de moule. Le conflit est donc spatial mais aussi socio-spatial. Comme le disent Nathalie Blanc et ses collègues :

En géographie, l'animal oblige à renouveler les réflexions sur l'espace, le rapport de l'homme au milieu, le fonctionnement du milieu et la question de l'environnement [...] L'animal est ainsi le reflet d'une évolution importante dans la conception humaine du territoire et de l'espace (Blanc et al, 2003, cité par Delfour, 2011 :16)

Mais dès lors comment imposer une spatialité délimitée à certains non humains sachant que ces non humains ont leur nourriture, dans l'espace humain, espace qui n'est dès lors pas qu'humain mais qui est partagé selon un ordre hiérarchique du monde animal, entre nuisible ou indésirable et non nuisible ? Cette problématique entre prédateur-humain, permet de déconstruire et de repenser à l'idée de frontière, à la gestion de l'environnement ainsi qu'à nos rapports entre l'homme et l'environnement.

Je vais prendre brièvement le cas du goéland, bête noire des mytiliculteurs. Après avoir passée quelques jours en mer avec eux, j'ai pu observer un peu les goélands, voir leurs dégâts et j'ai également été très attentive aux discours et descriptions que portent les mytiliculteurs lorsqu'ils parlent du goéland.

« Le goéland, il est intelligent, faut pas croire il s'habitue à l'homme. Quand je suis sur le tracteur ou sur l'amphibie, il ne s'envole pas, il reste là. »

(Extrait d'entretien, René, le 14/09/2017)

« L'effarouchage, ça marche à 50% ils savent bien qu'ils ne risquent rien. [...] C'est aléatoire, il peut rester plusieurs jours sur les mêmes bouchots, après bah quand ils sont effarouchés à un endroit, ils vont à un autre, et moi je peux pas être partout, je fais au mieux »

(Extrait d'entretien, Patrick, le 18/10/2017)

La relation entre l'homme et l'animal est de l'ordre d'un véritable duel, d'un affrontement, d'une sorte de course contre la montre pour savoir lequel des deux va finalement réussir à avoir son gain. Aux dires de mes interlocuteurs, le goéland serait presque narquois, agit avec ruse.

Cette relation entre homme et prédation est complexe, surtout lorsque cela touche une production mais ce rapport permet de se remettre en question quant à nos rapports avec la nature, mais aussi dans ce cas-là, dans nos rapports de production, et met en avant la nécessité de gérer notre environnement d'une autre façon pour qu'une cohabitation commune puisse exister. Dans nos sociétés contemporaines, l'environnement apparaît comme source de conflits entre homme et nature (faune et flore) ainsi qu'entre homme mais il permet de nous ouvrir à de nouveaux horizons et de basculer dans de nouveaux comportements et de nouvelles manières de penser, de voir le monde. A qui de jouer maintenant ?

Les mytiliculteurs se doivent de protéger leur environnement pour que la moule soit de bonne qualité. Mais la qualité des eaux dépend aussi de l'agriculture et de l'assainissement des eaux usées dont je ne rentrerai pas dans le détail. Le but est de mettre en avant le lien entre plusieurs activités. La mauvaise qualité de l'eau, détectée par la présence de bactéries fécales comme *Escherichia coli* provient de deux sources d'après monsieur Pravent, membre de l'agence régionale de santé des Côtes d'Armor : l'agriculture et la gestion des eaux usées par les stations d'épurations. Si ces deux activités ne sont pas aux normes, si l'assainissement ne se fait pas correctement, la qualité de l'eau risque d'être impactée, ainsi que la production de moules (et autres coquillages).

Dans cette activité, l'homme est à la fois complètement dépendant de la nature mais finalement surtout des hommes qui l'entourent.

1.3.2 Entre protection, savoir et dégustation :

Les mytiliculteurs ont une relation tout à fait particulière avec leur moule, qui représente « leur passion, leur métier, leur revenu⁷ ». Ils doivent ainsi protéger « leurs bébés » pendant toute la croissance, tel un animal qui protège sa progéniture.

Les mytiliculteurs suivent la croissance de la moule. Les naissains sont importés de Charente Maritime généralement ou de Loire Atlantique et arrivent dans la baie de Saint Briec vers le mois d'avril. Jusqu'à fin mai, les naissains sont mis sur chantiers, devant les bouchots vers la terre, étendus à l'horizontal entre les pieux à l'aide de cordes de coco. Les larves de

⁷ Paroles de René, extrait d'entretien le 14/09/2017

moules vont avoir besoin d'un support, qu'elles trouveront en se fixant sur les cordes. Les cordes sont ensuite coupées et mises sur les pieux. Les moules y restent une année au minimum et pendant tout le long de la croissance de la moule, les mytiliculteurs vont veiller à sa croissance, à sa densité sur le pieu. Au bout de quelques mois, des jeunes moules, des novellains vont être plus grosses que d'autres et risquent de se détacher du pieu et de gêner la croissance des autres moules. Ces surfaces de moules appelées « pelisse » sont alors enlevées et mis en boudins dans des filets pour être accrochées sur des pieux vides ou sur des dégarnis. Une fois les moules arrivées à maturité, elles sont ramassées à l'aide de la « pêcheuse⁸ ». Certains mytiliculteurs vendent leurs moules eux même et suivent ainsi tout le circuit de la moule : de sa production à l'assiette. Ainsi certains sont des véritables experts de la moule, capables de différencier les moules entre elles, en fonction du goût et de la forme de production, tel est le cas de monsieur Salgues :

Une moule de bonne qualité, c'est une moule d'une certaine taille, une belle taille, avec un bon taux de chair, une coquille noire et une belle couleur à l'intérieur surtout, pas une moule blanche, une belle couleur jaune orangé. [...] Au niveau du goût, c'est propre à chacun au final. Il y a la texture qui est super importante, faut que la moule soit onctueuse, que la chair soit pas trop ferme, qu'elle fonde en bouche. [...]

La caractéristique de la moule de bouchot, elle est là, c'est sa texture, sa taille. Les autres moules sont en général très grosses étant donné qu'elles vivent toujours en mer. Nous au bout de 12 mois, elles font 4-5 centimètres, elles, les moules de filières ou de fond dans les autres pays font plutôt 7-8 centimètres, voir plus encore. Donc forcément la texture est différente. En termes de goût suivant les endroits, suivant le type d'élevage, les moules qui sont au fond sont élevées le plus souvent sur de la vase donc récolter ce fumet quand vous allez les cuire ; vous allez avoir vraiment ce fumet un petit peu vaseux qui peut ressortir. Je vois ça surtout sur les moules d'Irlande ou les moules d'Ecosse.

(Extrait d'entretien, mytiliculteur, monsieur Salgues, le 13/10/2017)

Ainsi, dans le cas de la mytiliculture le rapport de l'homme à la nature est plus ambivalent. C'est une relation de production avant tout, production dans laquelle l'homme ne peut faire ce

⁸ La pêcheuse est une machine, une sorte de gros tube cylindrique qui ramasse les moules. Elle se situe dans les amphibiens des mytiliculteurs

qu'il veut parce qu'il est soumis aux lois de la nature, à ses forces, ses caprices et aussi à sa diversité avec des animaux, perçus comme des prédateurs alors que pourtant, ces prédateurs sont construits et existent grâce à l'homme et à ses activités qui nourrissent ces animaux.

1.4 Les associations sportives

Depuis environ 13 ans, les activités sportives se développent dans la baie. N'ayant pu en rencontrer que quelques représentants, ses activités mettent en avant la manière dont l'homme a su profiter de son environnement pour y développer des activités économiques et touristiques. C'est le cas par exemple de l'association de Kite surf, O'Rider, installé depuis six ans à Pléneuf Val André. Cette association de kite surf, pratique son activité sur six spots dans la baie de Saint Briec : la plage de Béliard, (près de Planguenoual), la plage des Bleuets (près de Saint Laurent), la plage de Saint Pabu (près d'Erquy), la plage des Godelins (près de Binic), la plage de Saint Guimond, (Hillion), la plage des Rosaires (à Plérin). D'après le responsable de l'association, cette activité permet d'allier le plaisir du sport avec les éléments naturels.

J'aime le côté glisse et aérien, jouer avec les éléments naturels, le vent, l'eau, les vagues. C'est une bonne échappatoire quand on a envie de s'évader. Les spots s'y prêtent bien pour l'activité. Pour les débutants, la baie de Saint Briec à un avantage, c'est sécurisant car on a pied pas très loin et il n'y a pas beaucoup de vagues.

(Extrait d'entretien, responsable de l'association de kite surf, monsieur Rachaud le 26/09/2017)

L'activité sportive dans la nature met en jeu les facultés corporelles et intellectuelles avec les forces de la nature et permet à l'homme d'avoir des sensations nouvelles.

L'homme, créature parmi d'autres créatures, [y] éprouve l'unité indistincte du social et du naturel, l'harmonie de ses facultés intellectuelles et sensorielles, dans la fertile diversité des individus, de groupes et des formes de vie » (Moscovici, 1974, cité par Chanvallon, 2009 : 117)

L'association Dunes et Bouchots est quant à elle, une association qui organise deux évènements par an. Un trail se déroulant en janvier et un autre en avril. Deux parcours sont proposés : un parcours qui va de Pléneuf Val-André à Hillion et qui a une distance de 35 km et l'autre qui se déroule aux alentours d'Hillion et qui a pour distance entre 9 et 29 km. Ce qui est recherché dans cette activité, est le contact avec la baie, pouvoir courir autre part que sur terre. Le responsable de l'association apprécie les courses dans la baie car « on peut courir tous les jours et voir quelque chose de différent, niveau sonore ou visuelle, il se passe toujours quelque chose⁹. »

Une des contraintes rapportées par les interlocuteurs de ces activités sportives et la réglementation de la réserve naturelle. Depuis 2001, les manifestations sportives pour être exercées doivent faire une demande d'autorisation à la réserve naturelle, qui soumet la demande au préfet, après avis du comité consultatif. D'après l'arrêté préfectoral¹⁰ de 2001, l'activité de kite surf est interdite dans la réserve naturelle l'hiver en raison de la présence des oiseaux migrateurs. L'été, elle est autorisée dans la zone de navigation autorisée, soit : du mouillage de Saint Guimond au sud, jusqu'à la pointe du de Cesson et de la pointe de Cesson jusqu'à la pointe du Grouin.

Cette réglementation induit quelques tensions que nous verrons par la suite, dans la deuxième partie.

1.5 La pêche à pied récréative

Cette activité a subi des transformations, aussi bien au niveau juridique qu'au niveau de l'activité à proprement dite. Je ne parlerai ici que de la pêche à pied de loisir, ou récréative exercée par des locaux, n'ayant pas pu avoir le point de vue des touristes.

Pour ces pêcheurs à pied qui ont connu et parcouru cette baie depuis leur enfance, la pêche à pied est souvent associée à la liberté. Jules Allaud, me parle de son cousin pêcheur et chasseur en me disant : « c'était leur terrain de chasse, c'était un milieu à eux. Moi je me mets à leur place, le cousin, il pêchait, il chassait, c'était son jardin à lui ».

⁹ Paroles du responsable de l'association Dunes et Bouchots, extrait d'entretien, le 25/09/2017)

¹⁰ Arrêté préfectoral du 15 mai 2012 portant réglementation de certaines activités dans la réserve naturelle de la baie de Saint Briec. En ligne. URL : <http://www.reservebaiedesaintbriec.com/wp-content/IMG/pdf/publication/informations_generales/arrete_pref.pdf>. Consulté le 22/10/2017.

1.5.1 Les savoirs des pêcheurs :

Les pêcheurs à pied rencontrés, ont une connaissance accrue des espèces, des techniques de pêche et du milieu. Pêcheur pour la plupart depuis leur enfance, ces hommes ont parcouru la baie depuis des années, et savent ainsi, grâce à la pratique, où se trouve certaines espèces et ont pu observer les évolutions des espèces et du milieu. C'est ainsi par l'expérience que ces pêcheurs ont acquis des connaissances sur leur milieu. D'après Geneviève Delbos et Paul Jorion, l'expérience est « ce qui finit par se savoir sans s'être transmis comme savoir, [et qui] s'est cependant transmis » (Delbos et Jorion, 1984, cités par Bréda, 2017 : 135).

Monsieur Ravière, habitant aux grèves de Langueux, m'a raconté quelques-unes de ses aventures et ses savoirs sur la pêche à pied qu'il exerçait en famille. Sa maison étant en face de la digue et des prés salés, nous nous sommes mis à discuter devant ce paysage, cette zone de protection renforcée où la digue sépare l'homme de la nature. C'est en regardant cette zone de végétation tout à fait singulière, que monsieur Ravière me racontait son savoir sur les techniques de pêche et sur le milieu.

La plie faut la prendre face au courant car elle s'en va devant puis elle slalome (geste). On était 5-6 à pêcher en famille et on ramenait 50 plies. Il faut connaître en fait. Dans la filière, il y avait 1mètre 50 d'eau alors on allait à la nage, on piquait et la plie allait sur les bords. S'il y a du vent, la plie, on ne la voit pas. [...] A 5h, on allait pêcher le mullet, on allait chercher des vers, la pistiche qu'on mettait sur les hameçons. On y restait la matinée. On savait quand la mer arrivait dans la filière, alors on allait dans les bancs de sables et à coup de trique on attrapait les mullets.

(Extrait d'entretien, Monsieur Ravière, 11/09/2017)

Quand je lui ai demandé la manière dont il a acquis ce savoir, je n'ai pas été surprise par sa réponse : « C'est inné, on faisait ça depuis l'âge de 7-8 ans, on allait à la pêche à la chasse, c'est inné quoi¹¹. »

Certains se servent de ce savoir pour faire découvrir la baie à des touristes ou à des briochins qui « n'ont jamais découvert la terre depuis la mer¹² ». C'est le cas de monsieur Yogue, pêcheur à pied depuis 70 ans. De sa maison, Monsieur Yogue a la vue sur la pointe du

¹¹ Paroles de Monsieur Ravière, extrait d'entretien, le 11/09/2017

¹² Paroles de Monsieur Yogue, extrait d'entretien, le 14/09/2017

Roselier. Depuis une quinzaine d'années, il est à l'origine de la traversée de la baie. Au départ de Jospinet ou de la plage de Grandville, il arpente la baie avec des centaines de personnes. Au cours de cette balade, monsieur Yogue, raconte son expérience, son savoir l'histoire de cette baie ainsi que certaines techniques de pêche, notamment celles de la pêche à la coque.

Il y a ce que j'appelle la pêche à la mouette. Les mouettes mangent les coques, elles vont les pêcher l'hiver. Elles vont se mettre à battre des pattes pendant moins d'une minute et s'il y a des coques, elles remontent à la surface. Elles prennent les coques, elles montent en l'air à 20 mètres, lâchent la coque et la coque se casse et elles vont les manger. Certains pêcheurs reproduisent cette technique de la mouette en tapotant sur le sable avec les pieds pour faire remonter les coques à la surface. Il y a aussi la pêche à la fleur, les coques fraîches vont se saisir des fines algues brunes ou vertes et vont filtrer l'eau. Quand la mer se retire, la coque s'enfonce mais elle va coincer une algue qui va lui permettre une filtration de l'eau même quand la mer est partie. Donc pour repérer les coques, on peut aussi regarder s'il n'y a pas des bulles d'air.

(Extrait d'entretien, Monsieur Yogue, le 14/09/2017)

Pêcheur à pied depuis 70 ans, Monsieur Yogue, a pu observer les différentes évolutions de la baie, au niveau de la faune et de la flore. D'après son expérience, certaines espèces ont disparu, d'autres sont apparues. « Avant, on avait sans doute la plus grande frayère de poissons plats (plies, soles etc). On mettait des arouels et sur 100 hameçons il y avait 100 poissons. On s'est approprié le domaine maritime, on a tout foutu en l'air avec la décharge, maintenant on a moins de poissons. ». D'après lui, pour comprendre la diminution de poissons, il faut revenir aux activités qui ont eu lieu dans les années 1960, période où l'homme ne portait aucun intérêt pour l'environnement, avec l'instauration par exemple de la décharge de la grève des courses.

Ces changements au niveau de la faune et de la flore ne sont pas que négatifs. Mon interlocuteur met en avant le rôle de la réserve naturelle de la baie de Saint Brieuc, qui d'après lui, a permis à certaines espèces d'être en plus grand nombre. « Mais on a aussi un plus grand nombre de canards grâce à la réserve, ils ne sont pas tués par les chasseurs¹³. »

¹³ Paroles de Monsieur Yogue, extrait d'entretien, le 14/09/2017

1.5.2 La réglementation de la pêche à pied :

Comme je l'ai dit précédemment, la pêche récréative est vue par les pêcheurs comme une source de liberté. Cependant, aujourd'hui, pour les pêcheurs locaux, elle n'est plus vraiment vue de cette sorte. En effet, depuis les années 1990, la pêche à pied, qu'elle soit professionnelle ou récréative, est soumise à des règles de préservation des ressources, d'outils, de périodes, de quotas, et se voit imposée une réglementation particulière selon la qualité sanitaire de la zone où se trouve le gisement. La réglementation est différente entre la pêche récréative et la pêche professionnelle ; les pêcheurs professionnels ayant des moyens de purifier leurs coquillages avant la commercialisation. De ce fait, l'article 231-43 du code rural et maritime stipule que : « La pêche à titre non professionnel des coquillages vivants destinés à la consommation humaine ne peut être pratiquée dans les zones de production que sur les gisements naturels situés dans des zones classées A ou B¹⁴. »

Les zones de productions sont classées en quatre catégories, A, B, C et non classée, selon leur qualité sanitaire, bactériologique sur la base des résultats du REMI¹⁵. Dans les zones A et B, pêcheurs professionnels et loisirs peuvent pêcher, dans la zone C, seul les pêcheurs professionnels ont l'autorisation d'y pêcher mais « les coquillages doivent être purifiés longtemps pour éviter la contamination et éliminer les bactéries fécales¹⁶ ». Cette réglementation des zones sur la qualité sanitaire est perçue comme une contrainte pour une partie des pêcheurs locaux, jugée trop restrictives pour ces derniers.

Une majorité des pêcheurs locaux qui pêchaient depuis leur enfance, ne pêchent plus aujourd'hui parce que selon eux « On ne peut plus pêcher, c'est interdit partout ! ». Un décalage temporel apparaît dans le sens où les pêcheurs locaux n'ont pas réussi à s'adapter au contexte de la réglementation.

¹⁴ Article 231-43 du code rural et maritime du 31 octobre 2012. Légifrance. Cité par projet RESP²ONSable/LERBN-17-008. 2016. *L'exposition aux risques sanitaires des pêcheurs de coquillages en Bretagne Nord*. P 18

¹⁵ Le REMI, « réseau de contrôle microbiologique des zones de production de coquillages, créée en 1989 par l'Ifremer, a pour objectif de surveiller les zones de production de coquillages exploitées par les professionnels, classées A, B ou C par l'administration »

.<http://envlit.ifremer.fr/region/basse_normandie/qualite/microbiologie/le_reseau_microbiologique>

¹⁶ Paroles de Martin, chargé de mission scientifique Vivarmor, le 15/09/2017

1.6 Les savoirs des usagers de la baie et les savoirs des scientifiques : entre confusion et confrontation

A plusieurs reprises et sur différents sujets abordés avec mes interlocuteurs, j'ai pu remarquer une certaine confrontation entre les différents savoirs, ceux des usagers de la baie et ceux des scientifiques. Plusieurs incompréhensions subsistent concernant les prés salés. En effet, pour monsieur Ravière qui habite juste en face de ce milieu, les prés salés sont vides, il n'y a pas d'espèces et il ne voit pas l'intérêt de protéger ce milieu. Ainsi, au cours de notre discussion, monsieur Ravière me montre du doigt cette étendue de végétation et me dit : « Mais qu'est-ce que vous voyez là ? Il n'y a rien, il n'y a rien à détruire là ? Qu'est-ce que vous voulez qu'on dégrade¹⁷ ? ». Surprise non pas par sa réponse mais par l'incompréhension totale de ce monsieur qui vit en face de cette zone de nature sous protection, je me demandais comment c'était possible que cet homme ne connaisse et ne comprenne toujours pas les raisons de cette protection. Nos regards se quittèrent sur cette dernière phrase : « Je comprends qu'on ait plus le droit de chasser, mais la réglementation de la réserve c'est trop¹⁸ ».

Un autre sujet concernant les prés salés fait l'objet d'une controverse entre les savoirs des agriculteurs cette fois ci et les savoirs scientifiques. Tout au long de cette recherche, j'ai pu rencontrer certains agriculteurs, et une majorité d'entre eux ont évoqué leur incompréhension face à l'interdiction du pâturage dans les prés salés. Dans les années 1990, un agriculteur, monsieur Cabout, mettait ses bovins à pâturer dans les prés salés. Quelques années plus tard, cette liberté de faire pâturer ses bovins sur le domaine maritime lui a été enlevé. Cette décision, prise il y a dix ans maintenant n'est toujours pas accepté par monsieur Cabout.

Avant, j'avais des bovins dans les prés salés. En 1998, j'ai fait une demande de renouvellement au domaine maritime pour avoir une location de terrain. Je n'ai pas eu de réponse donc j'ai continué à mettre mes bovins. Puis un jour, plus le droit. On n'a pas le droit aux clôtures dans la grève alors j'ai arrêté les bovins pour les moutons. Et puis un jour j'ai plus eu le droit. L'explication c'est que dans l'obione, paraît-il qu'il y a des crustacés que les poissons mangent dans les prés salés. Donc ils veulent que l'obione colonise les herbus pour nourrir les poissons. Mais il y a de l'obione mais pas de poissons.

(Extrait d'entretien, monsieur Cabout, le 09/10/2017)

¹⁷ Paroles de Monsieur Ravière, extrait d'entretien, le 11/09/2017

¹⁸ Paroles de Monsieur Ravière, extrait d'entretien, le 11/09/2017

Mon interlocuteur ne comprend pas cette décision et me le fait bien comprendre. Plus la conversation avance dans le temps, plus il s'énerve, impossible pour moi de placer une seule phrase dans la conversation. Il continue sur sa lancée :

Pourquoi au Mont Saint Michel, ils mettent des moutons ? Pourquoi ça gêne pas les poissons là-bas ? Je suis le pot de terre contre le pot de fer, je suis tout seul moi, au Mont Saint Michel, ils sont plusieurs. La réserve naturelle, c'est tout pour eux, rien pour les autres. Ils veulent tout s'accaparer. Un tracteur, ça dérange pas les oiseaux. C'est pas les tracteurs qui les gêne c'est l'homme. Alors pourquoi on dit pas pareil aux mytiliculteurs ? Pourquoi eux ils ont le droit d'avoir leurs engins dans la baie ?

(Extrait d'entretien, monsieur Cabout, le 09/10/2017)

Selon Nathanael, chargé de mission scientifique à la réserve naturelle, la difficulté est avant tout de savoir ce que l'on veut faire de ce milieu et d'en déterminer les enjeux. Autrement dit, est ce qu'on préserve la fonctionnalité du milieu en laissant faire la nature ou est ce qu'on utilise ce milieu comme un mode de gestion sur lequel on laisse une activité portée par l'homme changer le milieu ? En effet, d'après Nathanael, les déjections animales contribueraient à modifier le milieu, à bouleverser le milieu de vie des espèces qui vivent dans ces prés salés. « Le milieu là, il est riche tout seul, et si tu enrichie le milieu par du nitrate ou par les crottes, tu vas modifier les conditions du milieu donc du coup tu vas favoriser des espèces qui ne se développeraient pas¹⁹ ».

Finalement, les scientifiques ont proposé de préserver la fonctionnalité du milieu, le pré salé étant un milieu rare. Le comité consultatif et l'Etat ont décidé de les suivre.

Le pâturage sur les prés salés aurait pu se maintenir si ça avait été un mode de gestion. Mais je comprends un peu le désarroi des acteurs, c'est à dire que dans les premiers plans de gestions ça été écrit, je pense noir sur blanc, que le pré salé c'est limite bénéfique dans la diversification végétale tout ça. Et après bah voilà, au fur et à mesure de l'avancée des connaissances et ben il faut revenir sur ces considérations là et dire bah là le pré salé au final, c'est un milieu tellement rare sur la planète que vaut mieux pas du tout y toucher quoi.

¹⁹ Paroles de Nathanael, chargé de mission scientifique, extrait d'entretien, le 26/09/2017

(Extrait d'entretien, Nathanael, le 26/09/2017)

Plusieurs informations sont intéressantes dans le discours de monsieur Cabout. La première est la comparaison au Mont Saint Michel. En effet, sur plusieurs sujets abordés avec différents acteurs, une majorité ne comprennent pas les décisions prises ici, dans la baie de Saint Brieu car les différents acteurs comparent les mesures prises ici avec d'autres sites. Ici, monsieur Cabout compare avec le Mont Saint Michel, site réputé pour ses prés salés. Mais dans bien d'autres cas, les interlocuteurs comparent avec également d'autres sites où généralement les décisions prises sont différentes. De par ces comparaisons de sites en sites, se dégage alors une incompréhension de l'outil et des enjeux de la réserve naturelle. Pour le maire d'Hillion, par exemple, toutes les réserves naturelles devraient avoir la même réglementation. « Pourquoi ailleurs on a le droit de faire ça, et ici on a pas le droit ? ça devrait être pareil pour tout le monde » me dit-il lors de notre rencontre.

La deuxième information, est la désignation du personnel de la réserve naturelle comme responsable des décisions et réglementations mises en place. En effet, dans la situation concernant le pâturage et dans toutes les situations par ailleurs, les dossiers sont envoyés au conseil scientifique puis évalués par le comité consultatif. Le préfet prend ensuite la décision et la réserve naturelle applique cette décision. Comme le dit Nathanael, « Mais c'est pas nous qui avons dit le pâturage c'est finis quoi. On a envoyé la demande au conseil scientifique, puis ça s'est joué à deux voies près au comité consultatif. »

Une question se pose alors. Comment est vu le personnel de la réserve ? Comme des scientifiques ? Comme des gestionnaires ? Pour pouvoir répondre à ces questions, il faut s'intéresser aux représentations des différents acteurs de la baie par rapport à la réserve et aux changements ou non que ça a provoqué dans leurs activités dans leurs représentations de l'environnement.

J'ai brièvement montré dans cette partie, les différents rapports que l'homme entretient avec la nature selon les activités exercées afin de mettre en évidence qu'en fonction des représentations qu'ont les différents acteurs du territoire, et en fonction de leurs connaissances du milieu, de leurs activités, les relations avec l'environnement peuvent être variées. J'ai également tenté de montrer les évolutions des perceptions des individus qui ont connus la baie depuis leur enfance afin de mettre en avant les évolutions de la société sur la responsabilité et

la nécessité de prendre conscience de l'environnement. Ces transformations ont entraîné de nouveaux rapports, restructurant l'organisation sociale des individus, donnant une place importante à l'animal, à l'environnement en général et a suscité une mise à distance de l'homme dans son environnement par la réglementation que ces transformations sociétales ont engendré. Ce point sera particulièrement détaillé par la suite.

Chapitre 2 : Cohabiter dans la baie

*La nature est un champ de bataille*²⁰

Ce chapitre s'intéresse aux relations et perceptions des acteurs de la baie avec la réserve naturelle afin de mettre en avant comment une partie de la population a vécu une des transformations induites par la prise de conscience environnementale. Je mettrai en évidence essentiellement et volontairement les points de divergences entre acteurs locaux et gestionnaires de la réserve naturelle afin de mettre en lumière les différentes incompréhensions de mes interlocuteurs et afin de proposer quelques pistes de réflexions et propositions quant à la résolution de ces incompréhensions. Il s'agit de prendre conscience dans cette partie que les interactions entre gestionnaires, scientifiques et acteurs locaux sont essentielles, nécessaires, primordiales, afin que tous les acteurs puissent trouver leur place dans le système baie. Cette cohabitation ne peut se faire sans ses interactions par le fait que parler de nature, gérer un environnement c'est avant tout mêler Science et politique, soit la nature et le social. Ce n'est qu'en imbriquant ces deux dimensions et ces deux visions du monde qu'une gestion durable de l'environnement pourra se faire. N'est-ce pas cela l'écologie politique ?

²⁰ Titre du livre de Razmig Keucheyan. 2014. *La nature est un champ de bataille*. Essai d'écologie politique. Paris.

2.1 La réserve naturelle : une entité juridique difficile à mettre en place

La réserve naturelle a été créée en 1998, sous l'initiative des associations de protection de la nature telle que le GEPN (Groupement pour l'étude et la protection de la nature) dénommée Vivarmor en 1999. Afin de comprendre les relations de l'homme avec la baie, il faut revenir sur l'histoire de la baie de Saint Briec et sur l'origine de la création de la réserve naturelle.

Allant à la rencontre des différents acteurs qui ont connu la baie dans les années 1970, j'ai pu recueillir quelques témoignages qui mettent en avant la manière dont la population percevait l'environnement dans ces années-là. J'ai montré brièvement dans la première partie, que l'homme a façonné la baie jusque dans la deuxième moitié du XIX^e siècle par des activités diverses, telles que la culture maraîchère, les salines etc. Dans les années 1960, des menaces environnementales apparaissent par la création de différents projets : extension du port du Légué, création d'un aéroport dans l'anse d'Yffiniac et la décharge de la Grève des courses. Je ne vais m'attarder que sur l'une de ces créations, celle de la décharge de la grève des courses. La décharge a été créée en 1966, sur les communes de Saint Briec, Langueux et couvrant 28 hectares²¹. François Samier, ancien maire de Saint Briec, me raconte lors de notre entrevue, le contexte sociétal lors de la création de cette décharge.

Le regard que la population portait sur ce lieu était un non-lieu, un non droit, une zone sans aucun intérêt dans les années 1970. Nous étions très loin des préoccupations environnementales. Dans ces années, il y a eu un projet de création d'un complexe portuaire, de polder dans l'anse d'Yffiniac. Ce non-lieu est donc devenu le support d'un projet économique. Dans ce contexte de non-lieu ; de lieu non intéressant du point de vue de la biodiversité, personne n'a débattu de ce projet par rapport à la préoccupation environnementale. Et c'est dans ce contexte là que ça n'a posé de problème à personne que ce non-lieu pouvait accueillir des déchets, d'où la décharge de la Grève des Courses. On avait perdu nos repères historiques. C'est spontanément que la Grève des Courses s'est transformée en décharge. Il faut donc comprendre le contexte, ce non-lieu, ce non droit qui a fait que ça n'a choqué personne la décharge. La prise de conscience environnementale s'est faite grâce aux associations de protection de l'environnement, notamment le GEPN. On était dans un monde culturel radicalement différent d'aujourd'hui.

²¹ Réserve naturelle de la baie de Saint Briec. 2004. Impact de la décharge de la Grève des Courses sur les peuplements zoobenthiques. P 3. En ligne. URL < http://www.reservebaiedesaintbriec.com/wp-content/IMG/pdf/publication/etudes_scientifiques/impact-greve-courses.pdf.> Consultée le 22/10/2017

(Extrait d'entretien, François Samier, ancien maire de Saint Briec, le 16/10/2017)

Habitant à côté de la baie, je me suis rendue compte dans les années 70 que la baie était considérée comme un véritable dépotoir. Les gens considéraient ce milieu-là comme un milieu insalubre. C'était un milieu qu'il fallait absolument cacher. C'était la période où on parlait beaucoup des stations balnéaires. La mode c'était les grandes plages de sables fins mais surtout pas des endroits où il y avait de la vase qui en plus était certainement dangereuse.

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Je ne vais pas retracer ici l'évolution de la perception de la nature au fil des siècles, mais ces témoignages renvoient à une conception de la nature du XVIII^e siècle, période où Kant, dans *les Fondements de la métaphysique des mœurs* « place les objets naturels au rang d'instruments, de « choses », possédant « une valeur relative, celle de moyens » (Kant, 1785, cité par Caro, 2009 : 32). Cette vision va perdurer jusque dans les années 1970-1980, avec quelques évolutions au fil des périodes mais la perception moderne de la nature est celle d'une nature sans valeur intrinsèque, soumise à l'homme et perçue comme des ressources à exploitées. (Caro, 2009 : 33). Ce désintérêt pour la nature est relevé par mes interlocuteurs. Dans les années 1970, « le fond de la baie n'avait aucun intérêt²² », « les naturalistes étaient pris pour des ridicules, des originaux²³ ».

Avec la création de la décharge et d'autres projets menaçant l'environnement, des acteurs se sont mobilisés, comme Luc Marie, un des acteurs à l'origine de la création de la réserve.

Je me suis intéressé à la géologie de la région et puis comme j'enseignais les sciences naturelles, je me suis aussi intéressé aux autres choses et notamment en 1973, on a fait l'exposition aux champignons. C'est au cours de cette expo là que j'ai rencontré deux personnes qui m'ont dit : « mais les champignons c'est bien mais dans la baie de Saint Briec, il y a les oiseaux qui sont menacés par un projet de port, faudrait peut-être aussi qu'on pense à les défendre ». Donc on a dit tous les trois, bah il faut faire quelque chose. Donc on a commencé par la baie de Saint Briec et en 1973, vers le mois de décembre, on a dit, bon faut qu'on fasse une réunion pour regrouper tous ceux qui s'intéresse à la baie de Saint Briec. La chance qu'on a eu, c'est qu'il y avait beaucoup de monde à participer, on était bien 25-30 et on s'est dit, c'est intéressant, ça intéresse beaucoup de

²² Paroles de Jules Allaud, extrait d'entretien du 21/09/2017

²³ Paroles de Fred Passereau, extrait d'entretien du 04/09/2017

personne et on a décidé à ce moment-là de faire une exposition en mai 1974 sur les richesses naturelles de la baie de Saint Briec. Après l'expo, on a décidé de se mettre en association pour se faire entendre contre le projet de port. On a protesté aussi contre la décharge de la Grève des Courses. En 1981, on a eu l'idée d'une réserve naturelle. On s'est dit, la protection serait efficace qu'avec une réserve naturelle. Et bah il a fallu attendre 1998 pour qu'elle soit enfin créée parce qu'il y avait des opposants. Les chasseurs d'abord, les mytiliculteurs, les paysans du coin, les promeneurs. Donc il a fallu qu'on se bagarre pendant 17 ans pour arriver à faire admettre, à créer la réserve naturelle.

(Extrait d'entretien, Luc Marie, le 11/09/2017)

Les chasseurs étaient les premiers à s'opposer à la création de la réserve naturelle. Jean Claude Barraud, directeur de l'association de la chasse au gibier d'eau à l'époque, me raconte les raisons pour lesquelles il s'opposait à la création de la réserve.

J'étais carrément opposé à la réserve naturelle parce que la réserve naturelle avec l'emprise supplémentaire qu'elle avait, moi je mesurais qu'à l'époque ça allait me faire exploser mon association départementale de chasseur de gibier d'eau. Parce que les 600, 800 qu'on était à l'époque, on avait un nombre important de chasseurs qui chassaient dans la baie de Saint Briec et avec les autres réserves qui avaient été mises en place dans les Côtes d'Armor, c'était un des derniers sites facilement accessibles et qui plus est, présentait une bonne densité d'oiseaux notamment en période de passage.

On peut chasser qu'en basse mer, donc les chasses qui restent possibles sont les chasses aux limicoles qu'on pratique au large de l'estran ou des chasses au huttos. Donc compliqué et le territoire s'est sérieusement restreint. On a 20% du territoire des Côtes d'Armor qui est en réserve. Les 20% du territoire en réserve concentre 80 % des oiseaux qui fréquentent le département. On ne chasse que 15 % des oiseaux fréquentant le site.

(Extrait d'entretien, Jean Claude Barraud, le 15/09/2017)

L'incompréhension des chasseurs face à la classification du fond de baie en réserve est également due à leurs observations et expériences vécues sur le terrain. Quand j'ai demandé à Jean Luc Barraud s'il comprenait, à cette époque, la volonté des associations de protection de l'environnement de protéger les oiseaux, il m'a répondu :

Non, ça n'a pas tilté, on ne le mesurait pas parce qu'année après année on constatait qu'il y avait toujours autant d'oiseaux, la réserve ne s'est jamais désimplie. Il y avait

une incompréhension totale. C'était on a ça, vous nous piquez le terrain, le raisonnement était quand même relativement basique quoi. Les oppositions étaient frontales. Je ne sais pas si c'est un discours qui est arrivé très tôt ou un discours de visionnaire mais les argumentaires qu'ils avançaient à l'époque n'étaient pas lisibles.

(Extrait d'entretien, Jean Claude Barraud, le 15/09/2017)

2.2 La réserve naturelle : une entité physique : entre appropriation et dépossession du territoire

L'enjeu prioritaire de la réserve, c'est l'accueil d'oiseaux migrateurs entre octobre et mars. On évite les dérangements et les perturbations sur les sites. Les activités sont interdites l'hiver, comme le kite surf, autorisé sur une petite zone l'été mais l'hiver interdit sur tout l'espace. L'équitation est interdite l'année 90 min avant et après la marée haute. Tout ce qui a un impact sur les oiseaux migrateurs qui viennent se reposer sur les hautes plages est réglementé. Car la mer va pousser les oiseaux sur les hautes plages, ils vont se concentrer par centaines, par milliers. L'espace est réduit donc le dérangement est vite arrivé quand quelqu'un passe. Un dérangement hivernal est différent que l'été. L'été, c'est dommageable quand ils sont en reproduction mais l'hiver, ils ont un seul instinct, survivre pour passer l'hiver et derrière se reproduire. Des dérangements répétés occasionnent une perte d'énergie inutile, pas de temps pour s'alimenter. On est sensible sur l'effet cumulatif d'activités. Si l'oiseau est dérangé une fois par un chien, puis par un cavalier, un joggeur excetera, ça fait beaucoup. Nous on a ce recul-là.

(Extrait d'entretien, garde technicien, Dimitri, le 05/09/2017)

2.2.1 Le garde technicien et les gardes de l'ONCFS : des « schérifs », des « cow boys »

Pour une grande majorité des acteurs rencontrés, qu'ils soient agriculteurs, pêcheurs à pied, mytiliculteurs, chasseurs, randonneurs, la réglementation est perçue comme étant restrictive. Au-delà de la réglementation, des arrêtés, ce sont les actions de police qui dérangent.

C'est vrai que beaucoup qui avait l'habitude de sortir leurs chiens, de les lâcher, de faire ce qu'ils voulaient au bord de mer, c'était l'espace de liberté finalement. C'est vrai que pour beaucoup de gens, il fallait développer un sentiment d'appartenance à la baie de Saint Briec et on a loupé ce sentiment d'appartenance. Il fallait que les gens

s'approprient la réserve et ça s'est pas fait comme ça. Beaucoup ont eu l'impression de se voir imposer la réserve naturelle. C'est le côté le plus délicat, difficilement réparable. On avait l'impression qu'ils faisaient la réserve pour eux. On l'a vu, on se place, on vient observer. Ils ont pris notre place. [...] Le problème c'est de faire accepter la réserve.

(Extrait d'entretien, Jean Claude Barraud, le 15/09/2017)

Les actions de police sont exercées dans la réserve par le garde technicien, ou bien par les gardes de l'office national de la chasse et de faune sauvage (ONCFS), la gendarmerie nationale, la police nationale et municipale... Une des difficultés dans ces actions se trouve déjà dans « l'aspect visuel », dans la tenue des gardes. Sur leur veste est affiché « réserve naturelle » ou alors « ONCFS » qui sont mal vu par les usagers. Un agriculteur me dit par exemple :

« Les mecs, ils viennent comme des schérifs avec des trucs là (*geste pour désigner le nom de police sur leurs vestes*), on a des cow boys là, ça le fait pas, je ne suis pas d'accord²⁴ ». L'inscription de leur entité sur leur veste montre directement aux acteurs qu'ils sont face à une autorité supérieure qu'ils doivent respecter. Dans un sens, les individus n'ont d'autres choix que de se soumettre aux recommandations des gardes sous peine de sanctions. L'inscription de l'entité entraîne donc un rapport de force, une hiérarchie entre les individus et les gardes. A cela s'ajoute le fait que les actions de police sont des mesures de surveillance, de contrôle, de restrictions qui accentuent la sensation de perte de liberté des individus. La réserve naturelle, entité morale, dans le sens où elle entraîne des normes, et également une entité physique par la présence des gardes et les actions faites sur le terrain. Cette normalisation morale et physique entraîne chez les locaux le sentiment que la réserve naturelle s'approprie l'espace, matériellement, en délimitant des zones d'accès aux hommes ainsi que par les panneaux implantés sur les différents sites pour sensibiliser la population à la réglementation et leur signaler que c'est une réserve naturelle. Deux conséquences sont alors à mettre en avant. La première est l'idée selon laquelle, par cette matérialisation, panneaux, clôtures, ainsi qu'à travers la normalisation, la population locale a le sentiment que la réserve s'approprie l'espace. D'un côté la réserve s'approprie le territoire et de l'autre la population locale se sent déposséder de son territoire. « On ne peut même plus promener son chien, il faut aller à l'autre bout pour le laisser courir », me dit Monsieur Pirren. Monsieur Villard, habitant d'Hillion a la même impression : « Bientôt on aura plus le droit de se promener sur la grève ».

²⁴ Paroles de monsieur Camart , agriculteur, extrait d'entretien, le 01/10/2017

Selon Bernard Haumont et Michel Bonetti l'appropriation de l'espace désigne :

L'ensemble des pratiques qui confèrent à un espace limité, les qualités d'un lieu personnel ou collectif. Cet ensemble de pratiques permet d'identifier le lieu ; ce lieu permet d'engendrer des pratiques [...] l'appropriation de l'espace repose sur une symbolisation de la vie sociale qui s'effectue à travers l'habitat (Haumont, 1976, cité par Segaud, 2012 : 73).

Selon Michel Bonetti :

Les multiples façons de vivre dans un lieu particulier, de l'investir et d'y développer des pratiques, les significations qu'il suscite, tiennent à la rencontre entre la culture de ses occupants et les caractéristiques propres de l'espace (Bonetti, 1994, cité par Lejeune : 23).

En normalisant, en délimitant des zones, la réserve naturelle impose une organisation sociale, un ordre à respecter, des modifications du paysage, définit selon un cadre juridique et des normes globales, non acceptés par les usagers et locaux en raison de la non acceptabilité de certaines réglementations et par le fait que normalisation physique et morale entraîne une représentation du territoire qui ne correspond pas à la vision que les usagers et la population se font du territoire. Je rejoindrai les propos de Michel Agier pour qui « ces espaces du bannissement et de la limite, forment un ensemble de hors-lieux contemporains et reliés les uns aux autres par des modes d'organisation et de contrôle, des expériences subjectives et des parcours (Agier, 2013, § :1)

Ces représentations divergentes de concevoir le territoire apparaît dans le récit de monsieur Ravière qui appelle les gardes les « coyotes » :

Avant j'allais à la pêche, maintenant, on peut plus. Je suis un pêcheur et un chasseur. On chassait là, on aller pêcher les plies, les saumons. Maintenant on a plus le droit d'aller là, alors je ne suis pas pour la réserve. Il y a deux ans, il y avait deux petits jeunes qui étaient en vacances en juillet, ils étaient le long là (*il me montre le chemin*) avec des pêches pour pêches des bars. Je leur ai dit : « ah ya pas le droit. » Ils m'ont dit : « Ah

bah oui, mais on s’amuse, on est en vacances. » J’ai dit : « Oui mais il suffirait que les gardes passent » et trente minutes après, je vois les coyotes, on les appelle les coyotes les gardes. Je leur ai dit aux gardes : « oui je suis allé les voir mais ils sont en vacances, ils ne font pas de mal. Vous allez pas verbaliser deux jeunes de 15 ans. Les jeunes, ils sont pas au courant. » Mais ya pas le droit. Alors je trouve ça désagréable.

(Extrait d’entretien, monsieur Ravière, le 11/09/2017)

Pour un grand nombre d’interlocuteurs, les mesures sont de plus en plus strictes. Pour comprendre ce sentiment, il faut rappeler le contexte des actions de police. En effet, les contrôles de surveillance sont exercés réellement depuis quatre ans. Depuis que cette mission a été replacée au centre des missions du garde technicien et des enjeux de la réserve, les actions des gardes sont perçues comme étant brutales.

Cette restriction de l’homme envers son territoire brise la relation de l’homme à son environnement. Joël Bonnemaison, dans son article, *Voyage autour du territoire*, montre que l’espace est lié à l’ethnie. Il défend l’idée que la culture ne peut être séparée de celle de territoire. « C’est par l’existence de la culture que se crée un territoire, et c’est par le territoire que se conforte et s’exprime la relation symbolique existant entre la culture et l’espace. »

(Bonnemaison : 1981 : 254). De ce fait, en limitant l’action humaine sur son territoire, le rapport de l’homme à la nature change radicalement. A cela s’ajoute le fait que les individus interrogés ici, sont des locaux, des personnes qui ont connu la baie sans réserve naturelle, des personnes qui ont vécu sur un espace libre. Ils ont connu un lien particulier avec cette baie, elle a façonné leur imaginaire et une partie de cette baie est en eux. « La mer, c’est mon ADN » me dit Jean Marc, mytiliculteur. « La baie fait partie de mes membres, c’est mon sang, c’est tout quoi » me dit Jules Allaud. La nature est ainsi ressentie dans leurs corps, c’est même comme si elle en était un prolongement. Comme le dit Patrick Fermi, « les frontières du corps visible ne s’arrêtent pas à la peau ou à une sorte de territoire kinesthésique. L’image du corps se projette aussi dans le monde des représentations culturelles et de l’invisible. » (Patrick Fermi, 2000, cité par Vuilleminot²⁵, 2017) . La réglementation est ressentie ainsi par les acteurs locaux comme une coupure entre l’homme et son territoire et comme une perte de liberté chez les individus. Les gardes qui exercent des actions de contrôle sont ainsi vu comme des intrus, comme des éléments intrusifs. Les propos de Monsieur Gorgeion illustre ce sentiment : « Les acteurs du territoire,

²⁵ Prises de notes de cours, Anthropologie du corps, 2017

c'est nous. Eux ils déboulent comme ça, sans rien demandé à personne, c'est un peu intrusif²⁶ ». A cela il ajoute : « La réserve, on les voit que pour fliquer²⁷ »

Lorsque je parle au garde technicien, Dimitri, la manière dont les gardes sont perçus et du problème de la nomination de leur entité respective sur leur habit d'action de police, il me répond : « C'est difficile d'associer mission de police et pédagogie. Malheureusement le comportement des français est têtu, on doit être ferme pour leur faire comprendre²⁸ ». Se pose ainsi le problème de la communication. Comme faire entendre et faire accepter la réglementation aux individus ? Comment faire accepter une règle quand plusieurs intérêts divergent ?

2.2.2 La justice environnementale

Avec la réglementation, la justice rentre en conflit avec la nature et avec les usagers. Cette justice révèle les discordes entre population locale, gestionnaires de la réserve naturelle et scientifiques. La justice dans l'environnement, permet de mettre en avant les différents savoirs et les différentes représentations entre population locale et scientifiques, entre « profanes » et « experts ». C'est par la réglementation, puis par les actions et contrôles qu'elle induit, que la population locale va réagir, va revendiquer ce qu'elle pense comme étant ses droits, va montrer son mécontentement par rapport à telle réglementation, ou ne va tout simplement pas la respecter. La justice environnementale oppose ainsi des communautés locales, des cultures locales à l'intérieur desquelles des traditions, des représentations singulières de l'environnement coexistent, à une nature globalisée par le droit international, et je dirai même à une nature globalisée par le pouvoir « suprême » de la Science, qui a un rôle prépondérant dans notre société moderne occidentale. Cette justice peut être perçue comme une barrière, un mur entre scientifiques et population locale en raison des conflits qu'elle fait émerger. A mon sens, ce n'est pas comme une barrière que cette justice doit être perçue mais plutôt comme un élément « éclairé » permettant de comprendre les attentes et représentations des acteurs. Plutôt de voir la réglementation comme source et facteur de conflit, ne faudrait-il pas plutôt s'appuyer sur celle-ci pour laisser s'exprimer des individus et comprendre leur manière de

²⁶ Paroles de Monsieur Gorgeion, agriculteur, extrait d'entretien, le 20/09/2017

²⁷ ibid

²⁸ Paroles de Dimitri, le 18/09/2017

penser ? Ces désaccords, induits dans la majorité des cas en raison des règles mises en place, doivent servir à formuler et mettre en place une nouvelle manière de penser le territoire et ses enjeux tout en incluant les différents acteurs. Concilier les activités humaines avec la protection de la nature n'est pas simple. La protection pose de nombreuses interrogations dans la relation de l'homme à son environnement. Où se situe la limite de la protection ? Tout d'abord il y en a-t-il une ? Jusqu'où et dans quelle mesure l'homme peut-il intervenir sur son territoire ? Ou plutôt qui peut intervenir et dans quel but ? Faire coexister différents acteurs dans un environnement protégé pose une double difficulté. La première est que la protection pose une hiérarchie, dans le monde animal et végétal mais aussi au sein des acteurs qui côtoient cet espace. La hiérarchie dans la sphère environnementale est posée dès le début de la création de la réserve naturelle. Ici, l'enjeu de la réserve et la protection des oiseaux migrateurs. Pour cette raison, ces oiseaux vont avoir une attention tout à fait particulière de la part de tous les usagers du territoire : des protecteurs de la nature, des gestionnaires, des experts, [de la Science et de la Justice] et de la part des populations locales. Cette hiérarchie, cette « fétichisation » des oiseaux, ce rapport particulier entre homme-animal entraîne des conflits entre les hommes eux-mêmes. En protégeant les oiseaux migrateurs et en réglementant les activités humaines, la place de l'homme est redéfinie ou du moins, elle doit se redéfinir. Un grand nombre de mes interlocuteurs ont ce sentiment d'être rejeté au profit de l'oiseau.

Je suis d'accord qu'il faut des règles, pas déranger les oiseaux tout ça, mais après on dépossède les gens de leur territoire, on crée des frustrations, se lève des résistances. S'il n'y a pas de souplesse, il risque d'avoir des gens qui vont foutre en l'air ça. « On sanctuarise les choses et l'animal devient plus important que l'homme. Les hommes se sentent méprisés.

(Extrait d'entretien, Monsieur Camart, agriculteur, le 01/10/2017)

Cet engagement de la réserve naturelle pour protéger les oiseaux, occulte, voir néglige, les efforts de certains usagers qui mettent en place et trouvent des solutions pour concilier leur activité au sein d'un espace protégé. Le responsable de l'association des Dunes et Bouchots, relève la non prise de conscience du personnel de la réserve quant aux évolutions des pratiques des acteurs pour diminuer l'impact des activités sur l'environnement.

Il y a une dizaine d'années, ceux qui couraient jetaient les déchets lors des

ravitaillements. Aujourd'hui non, ils sont respectueux, les verres sont réutilisables, je suis en train de voir pour enlever les rubalises et mettre des autocollants dans les arbres pour pouvoir faire avec la nature. On fait des efforts mais eux ne voient que les oiseaux. On a l'impression que les oiseaux ont pris notre place.

(Extrait d'entretien, responsable association Dunes et Bouchots, le 25/09/2017)

Cette « surprotection » envers les oiseaux migrateurs ainsi que la mise en place d'une réglementation jugée trop restrictive incluant des actions de police jugées intrusives a pour conséquence un sentiment de désappropriation du territoire par les acteurs. Enfin, elle montre les différentes conceptions et représentations entre acteurs locaux et gestionnaires de la réserve, ces derniers étant perçus comme un peu trop « extrémistes ».

2.3 Des « écolos », des « ayatollahs » ?

Quand mes interlocuteurs me parlent de la réserve naturelle, elle est souvent désignée sous l'appellation de « écolos » ou de « ayatollah ». Presque tous les entretiens ont fait ressortir ces appellations. Mais que signifie être un « écolo » ? Qu'est-ce qu'un ayatollah ? Voici, quelques définitions de mes interlocuteurs :

Ecolo, c'est limité, ce n'est qu'un point de vue. Je préfère responsable. L'écolo, il ne pense pas aux autres alors que le responsable si. Il y a le pollueur et l'écolo aujourd'hui. Pour combattre les pollueurs, on a utilisé une solution extrême. Les gens de la réserve sont des écolos.

(Extrait d'entretien, maire d'Hillion, le 22/09/2017)

Je ne me sens pas écolo car tout de suite ça a un penchant politique et c'est souvent péjoratif dans la bouche de certaines personnes. C'est souvent associé à « un ramassis d'écolos », j'aspire à plus que ça. J'aime la nature, je suis un naturaliste. Personnellement je suis dans le trip de l'autosuffisance, le concept de permaculture m'inspire. C'est au quotidien, comment être en lien direct avec la nature. Dans mon boulot, je me sens écologue, quelqu'un qui étudie son milieu. Mais en dehors, j'ai une relation plus naïve avec la nature. J'aime regarder un paysage sans me dire je dois compter tel ou tel truc.

(Extrait d'entretien, Nathanael, chargé de mission scientifique, le 26/09/2017)

Etre écolo, c'est être proche de la nature, la respecter, faire en sorte que tous trouve un équilibre. Ce n'est pas péjoratif. Je me sens écolo, je respecte la nature, les gens, quand je vois un déchet je le ramasse. C'est un état d'esprit.

(Extrait d'entretien, responsable association de kite surf, monsieur Rachaud, le 26/09/2017)

« Il y a deux catégories, ceux qui défendent les oiseaux, les extrémistes et les écolos. Oui je suis un écolo, je trie mes déchets ça suffit pour être écolo non ? »

(Extrait d'entretien, mytiliculteur, monsieur Billaud, le 17/10/2017)

« Ecolo, c'est péjoratif en général, extrémiste. Ça a une connotation forte, presque extrême. Ça ne représente plus rien, c'est trop générique. J'utilise plutôt naturaliste. »

(Paroles du garde technicien, Dimitri, le 22/09/2017)

« L'écologie c'est respecter la nature, ne pas en faire une réserve indienne, respecter dès lors qu'on utilise la nature. Il faut qu'on soit conscient de ce qu'on fait ».

(Extrait d'entretien, habitant de Langueux, monsieur Bernard)

« On est écologistes mais que pour ce qui nous arrange. On n'aime pas les goélands car ils mangent notre production »

(Extrait d'entretien, mytiliculteur, monsieur Louin, le 17/10/2017)

Ces différentes définitions me semblent intéressante dans le sens où elles expriment une manière d'être avec la nature. Elles révèlent le rapport des acteurs à la nature, en fonction de leurs activités professionnelles. Pour certains, être écolos, relèvent plus d'un état d'esprit, d'une manière d'être en relation avec la nature de manière respectueuse, comme Monsieur Rachaud ou encore Monsieur Bernard. Pour d'autres, la signification de ce mot se révèle dans l'acte. L'exemple de monsieur Louin et de monsieur Billaud le montre très bien. Est-ce que par le fait que je trie mes déchets, je dois me considérer comme écolo ? Autrement dit, est ce qu'un acte

responsable envers la nature, fait de nous un écolo ? A l'inverse, ne suis-je plus considéré comme un écolo parce que je veux protéger ma production contre l'impact de prédateurs ? Ne suis-je plus considéré comme étant un écolo lorsque je hiérarchise, que je privilégie plus une espèce contre une autre ? Finalement, ces définitions montrent l'incapacité de définir réellement ce qu'est être écolo. De manière générale, l'écolo est perçu soit comme une personne respectueuse de l'environnement soit comme quelqu'un d'extrémiste dans sa relation à l'environnement, les acteurs locaux se désignant dans la première catégorie et le personnel de la réserve est perçue par les locaux dans la deuxième catégorie. D'où l'utilisation du mot « ayatollah », utilisé par certains de mes interlocuteurs pour dénoncer les actes extrêmes de la réserve.

« Il faut protéger la faune et la flore car avant c'était tout et n'importe quoi. Mais faut pas non plus avoir des ayatollahs. Faut être cool, là c'est un peu extrême »

(Extrait d'entretien, habitant de Langueux, monsieur Freysse, le 01/10/2017)

« Il y a peut-être parmi les gestionnaires des ayatollahs »

(Extrait d'entretien, monsieur Bernard, le 29/09/2017)

2.4 Perspectives

Comment faire en sorte que des individus ou des collectifs avec des visions différentes du monde habitent ensemble sur un même territoire ? Comment chacun peut-il trouver sa place ? Pour que ces différents acteurs puissent coexister, il faudrait qu'ils soient reconnus, et ainsi que leurs représentations du territoire soient entendues. Partager un territoire avec plusieurs personnes qui ont une même conception et représentation des choses est chose bien plus aisée que lorsqu'il existe un pluralisme de représentations, chaque collectif possédant une vision indépendante de son territoire. Comment alors trouver un arbitrage équitable ? D'après les philosophes Catherine et Raphael Larrère, « cela suppose d'accorder de la considération à chaque liberté, de reconnaître ce qui la rend irréductible à une autre, mais aussi de trouver un terrain commun sur lequel ces libertés peuvent coexister » (Larrère, 2015 : 307). Cela suppose donc de communiquer. D'après l'agriculteur monsieur Camart, il semble difficile de communiquer avec les autres acteurs de la baie : « On peut pas discuter avec personne, avec les

autres agriculteurs en meute c'est pas la peine, avec les mytiliculteurs c'est pareil et la réserve, elle ne nous demande pas notre avis ». A cela il ajoute : « Il doit y avoir des trucs qui doivent se faire dans le dialogue. On n'est pas obligé d'être au bord de l'explosion pour discuter. Il devrait y avoir des instances de dialogues ». Selon monsieur Freysse, « les gens vont moins souvent dans la baie qu'avant ». Cette entrave à la communication et cette dépossession du territoire des locaux, renvoie à une autre image de la nature : celle d'un non-lieu. Ce non-lieu, a un autre sens que celui porté dans les années 1970 où la baie n'avait aucun intérêt mais elle est devenue un non-lieu pour certains, dans le sens où elle est un simple lieu de passage, sans relations sociales, limitée et contrôlée. D'après Marc Augé :

[Dans] les non-lieux réels de la surmodernité, [...] les individus sont censés n'interagir qu'avec des textes sans autres énonciateurs que des personnes "morales" ou des institutions (aéroports, compagnies d'aviation, ministère des Transports, sociétés commerciales, police de la route, municipalités) dont la présence se devine [...] derrière les [...] innombrables "supports" (panneaux, écrans, affiches) qui font partie intégrante du paysage contemporain. (Augé, 1992 : 120)

Comment retrouver une harmonie dans cet espace réglementé et protégé ? La communication me semble essentielle à plusieurs niveaux. Pour qu'une réglementation soit acceptée par la population, il faut qu'elle leur soit expliquée, qu'ils l'entendent et qu'ils en comprennent les enjeux, autrement dit il faut du partage. Comme le dit le maire de Langueux, madame Pesson, « l'écologie ça s'enseigne, ça se partage. Il faut arrêter de cacher et d'avoir ce côté confidentiel. [...] La réserve est un outil avec lequel il faut communiquer différemment²⁹ ». Pour cela, il faut faire un travail en amont. Aller voir les acteurs sur place, prendre du temps avec eux pour écouter leur point de vue. Le territoire regroupe plusieurs activités, plusieurs se partagent l'espace et une entité, la réserve impose des réglementations à ces individus. Il est ainsi primordial d'avoir une bonne communication pour que la réserve puisse être acceptée elle aussi par la population. Je ne tiens pas à extrapoler mon propos sur la mauvaise communication mais celle-ci nécessite un contexte et un cadre particulier parce que comme le dit Stéphanie Chanvallon :

Il est des lieux, des moments de vie où la communication prend tout son sens. Mais elle exige un accord, une entente, un contexte de confiance et d'écoute qui ne se trouve pas

²⁹ Paroles de madame Pesson, maire de Langueux, extrait d'entretien, le 11/10/2017

dans l'ordinaire du quotidien. La qualité de la communication est déjà une affaire personnelle avant d'être la création d'un duo, une co-création. Qu'est-ce que je suis prêt à dévoiler à l'autre, à lui laisser saisir sans perdre ma liberté, mon espace de sécurité, qu'est-ce que je suis capable de donner sans attendre en retour ? [...] Mais la communication n'est pas seulement dans les mots, elle se situe aussi dans l'intensité du regard, dans la présence à l'autre, corporelle, émotionnelle, dans ce que l'on est prêt à lâcher, sans peur de perdre, sans peur de se démunir. Elle est un engagement, une prise de risque, elle est aussi une responsabilité. Et l'autre n'est surtout pas seul en cause quand la communication est réussie ou au contraire moins réussie. (Chanvallon, 2009 : 44).

Il pourrait ainsi être mis en place des sorties de découverte aux touristes ou aux populations qui viennent découvrir la baie, coordonnées par le personnel de la réserve ainsi que par les acteurs locaux : pêcheurs à pied, mytiliculteurs etc. Même si ce travail est en partie fait par la maison de la baie, je pense qu'il serait intéressant de faire des activités entre personnel de la baie, acteurs locaux et touristes deux ou trois fois dans l'année. Cette démarche présenterait plusieurs avantages : tout d'abord, les locaux participeraient à la sensibilisation de l'environnement auprès des touristes et transmettraient leurs savoirs et expériences. J'ai montré dans la première partie, que dans les pratiques de la pêche, de la chasse et de l'ornithologie mais cela pourrait très bien se retrouver dans d'autres activités de la baie, les récits de ces acteurs provoquent des sensations, mettent en forme des expériences et des représentations du vivant. Ces récits auraient l'avantage de toucher une population. Le deuxième avantage de cette démarche se trouve dans la coexistence de deux types de savoirs : les savoirs scientifiques et locaux. Cette coexistence permettrait aux locaux de se réappropriier le territoire et du côté de la réserve de se faire accepter. Comme le disent l'anthropologue Frédéric Jankowski et le professeur Joëlle Le Marec, « d'une part la science augmente la légitimité des savoirs locaux et d'autre part, les savoirs locaux participent à l'accroissement de la légitimité des savoirs scientifiques » (Jankowski et Le Marec, 2014, cité par Bréda, 2017 : 145). La sociologue Carole Barthélémy ajoute que « cette intégration permet aux scientifiques d'ajouter une nouvelle source de données potentielles afin d'enrichir les connaissances [...]. Les scientifiques sont aussi demandeurs de données locales » (Barthélémy, 2002, cité par Bréda, 2017 : 145)

Pourquoi l'écologie politique a-t-elle tant de difficultés à se faire entendre ? L'écologie politique, par définition, associe la Science avec la politique, soit le monde naturel avec le monde social.

L'écologie de l'espèce humaine a ceci de particulier que les relations des hommes à leur environnement social et naturel font l'objet d'une organisation et de projets de transformation conscients, ce qui la rend politique. [...] L'écologie politique a pour objectif un nouveau modèle de civilisation capable de transformer les rapports des hommes entre eux, à leur environnement et à la nature. (Larrère et al, 2013 : 24-25)

L'erreur de la modernité occidentale est de séparer ces deux mondes. Les scientifiques sont les seuls à avoir la compétence d'intervenir et de comprendre les milieux naturels. Le laboratoire est le lieu de plusieurs traductions entre les deux mondes. La première traduction correspond à un travail de simplification du monde. Les scientifiques réduisent la complexité du macrocosme en un microcosme analysable dans leur laboratoire, d'où la notion de « laboratisation » de la science. La deuxième traduction correspond à la constitution d'un collectif de recherche par les scientifiques pour mener à bien leurs travaux : « le collectif de recherche participe à la fabrication des savoirs, inclut des êtres humains, chercheurs et techniciens, qui, à travers des débats et des discussions montent les manip et interprètent les résultats [...] mais également tous les non humains » (Callon et al, 2001 : 85). En effet, les scientifiques travaillent avec des non humains produits ou non par leurs instruments (molécules, inscriptions, cartes, graphes), qui leur permettent de faire des hypothèses et des propositions. Les scientifiques apparaissent ainsi comme les médiateurs entre humains et non humains. La troisième traduction est la plus difficile pour les chercheurs : c'est le « retour vers le grand monde » (Callon et al, 2001 : 100). Cette étape consiste à faire sortir du laboratoire les découvertes et résultats des scientifiques. Ce retour vers le monde réel induit des réaménagements dans le quotidien. Cette reconfiguration du monde pose certaines difficultés car il faut qu'elle soit acceptée par les profanes³⁰, or dans la majorité des cas, les profanes sont mis à l'écart et les résultats des recherches scientifiques vont leur être imposés sous forme de normalisations ; la gouvernance de notre monde occidentale assurant une prépondérance et légitimité aux savoirs scientifiques. Mais pour que les résultats soient compris par les profanes, il faudrait les associer à leurs conceptions, associer ainsi vie publique (politique) et monde scientifique (Science). Comment associer politique et science sans que l'un prenne le dessus sur l'autre pour créer un monde commun ? Tel est le dilemme de l'écologie politique. Pour faire de la politique, il faut négocier, pour négocier, il faut des représentants et pour avoir des représentants, il faut des collectifs. Les collectifs formés ont généralement des intérêts et des représentations différentes. Afin que tous les acteurs se

³⁰ L'utilisation du mot « profane », sert à désigner, la population non scientifique

comprennent, il faudrait que tous parlent le même langage. C'est-à-dire qu'il faudrait trouver un moyen de traduire pour chaque acteur le langage de l'autre afin que les individus puissent comprendre ce qui est en jeu. L'exemple a été montré lorsque j'ai demandé à mes interlocuteurs de définir l'écolo. Chacun à sa propre définition, déterminé par nos imaginaires et par notre construction sociale. Pour s'assurer que tout le monde parle de la même chose, il faudrait ainsi qu'une personne établisse une sorte de « pourparler universel » qui serait compris par tout le monde. Il n'y a pas besoin d'utiliser un vocabulaire différent pour parler des controverses scientifiques et sociales. Puisqu'il s'agit d'associer nature et société, il n'est pas utile d'utiliser un vocabulaire différent pour parler de la nature et de la société, il faut inscrire les deux dimensions dans le même langage. Il faut inventer un « vocabulaire de la traduction », un vocabulaire de la construction du savoir sur la nature et de la société. (Callon, 1986). Enfin pour comprendre les représentations de chacun, il faut prendre en compte les non humains. Il faut qu'ils soient représentés et non occultés dans les conversations. Ainsi le mytiliculteur est porte-parole de la moule parce qu'il en est le protecteur, la réserve naturelle représente les espèces protégées etc. D'après Bruno Latour :

La fiction n'est pas de donner une voix à l'eau, mais de croire qu'on pourrait se passer de la représenter par une voix humaine capable de faire comprendre à d'autres humains. L'erreur n'est pas de prétendre représenter les non-humains, nous le faisons de toute façon sans arrêt quand nous parlons des rivières, des voyages, du futur, du passé, des Etats, de la Loi, ou de Dieu. L'erreur serait de croire possible de prendre en compte de tels intérêts, sans un humain qui en incarne, qui en personnifie, qui en autorise, qui en représente les intérêts. (Latour, 2015 : chapitre 8 : p 10).

Le langage commun permet de mettre tout le monde sur le même pied d'égalité et permet une meilleure compréhension de ce qui est à débattre. Cette traduction n'est pas unique et peut se faire sous plusieurs formes. Par exemple, les scientifiques, traduisent leurs données, leurs courbes, leurs graphes dans leurs publications. Pour s'assurer que tout le monde s'accorde sur la même lecture de ces publications, il faudrait que les aspects sociaux apparaissent également dans leur rapport et qu'elles ne soient pas gommées. C'est le principe « l'agonistisme », décrit par Michel Callon. Les rapports doivent aussi révéler les éventuelles controverses sociales pour intéresser les profanes. C'est en ce sens que je réponds à monsieur Jean Claude Barraud qui me disait :

Tu fais des études scientifiques sur les coques excetera mais ça concerne que le milieu scientifique. Le public autour ne le mesure pas que la pollution est à tel endroit. On n'apprécie pas ces choses-là. Les gens sont plus basiques. Ils pensent plutôt à pourquoi au mois de novembre je peux plus lâcher mon chien, pourquoi je ne peux plus faire de cheval quand je veux. On n'est pas dans cette mixité de protection.

(Extrait d'entretien, Jean Claude Barraud, le 15/09/2017)

Chacun des représentants doit savoir ce qu'il est prêt à sacrifier, à concéder et à proposer. Quelles sont ses limites ? Quel intérêt le collectif va gagner ? Que représente cet espace pour le collectif ? Quel est mon ami ? Mon ennemi ? Qu'est-ce que la baie a à y gagner ? C'est en dialoguant avec tous les représentants des acteurs, en parlant le même langage, en écoutant les différents intérêts, en faisant participer tout le monde sur des sujets qui concernent des organisations sociales différentes et en mêlant ainsi science et politique, nature et social que l'écologie politique arrivera à mon sens à avancer. Il faut dépasser les contradictions et s'intéresser aux similitudes pour comprendre comment l'homme construit son rapport à la nature.

2.5 Récits sur les bienfaits de la réserve :

Il y a moins d'espèces, il n'y a pas besoin d'être un scientifique pour se rendre compte que la biodiversité diminue. A partir du moment où l'homme est dérangé dans sa vie, c'est compliqué. La réserve naturelle c'est la pire des choses, moi aussi je voudrais y aller dans la baie partout, c'est triste de faire des refuges, ça veut dire que l'environnement est mal protégé. On est obligé d'arriver aux extrêmes, de faire des sanctuaires, mais s'il n'y avait pas ça, il n'y aurait plus rien. Malgré tout, la nature est fragile et il y a un point de non-retour pour certaines espèces. On ne voit pas les côtés positives de la réserve naturelle. Pour les coques, pour 2018, on sait le potentiel en ressource sur la coque et on sait aussi que les puces de mer sont une des ressources principales des jeunes bars dans les herbiers. Sans la réserve, on n'aurait jamais sus ça. Donc voilà, la réserve apporte aussi une plus-value. On ne voit pas le côté bénéfique.

(Extrait d'entretien, Jules Allaud, le 21/09/2017)

Cette réserve est un espace naturel, ce n'est plus un non-lieu. C'est un lieu où les populations rencontrent la nature. Elle a permis un nouveau positionnement de Saint Brieuc à un niveau scientifique. On est passé d'un regard stigmatisant avec la décharge de la Grève des Courses à un regard positif. Le fait d'avoir sanctuarisé cet espace a augmenté l'attractivité des oiseaux.

(Extrait d'entretien, ancien maire de Saint Brieuc, François Samier, le 16/10/2017).

La réserve naturelle ça apporte la sécurité sur la préservation. C'est un tout. Ça change les comportements et ça amène une prise de conscience environnementale. Quand on regarde la baie, si on pouvait s'installer avec un fauteuil, on verrait que le paysage change tout le temps. Donc c'est important. La protection a favorisé ça je pense.

(Extrait d'entretien, Monsieur Freysse, le 01/10/2017)

Conclusion

Bien que ce travail devrait être largement approfondi pour avoir une vision plus globale des relations et des différents rapports des acteurs avec la baie ainsi qu'entre eux, j'ai tout de même tenté de montrer la manière dont certains individus et collectifs interagissent avec l'environnement. Par une brève description des rapports homme-environnement en fonction des activités des interlocuteurs, la première partie a mis en avant les perceptions qu'ont les individus avec l'environnement. Lieu d'isolement, de refuge, de beauté, de liberté, la nature permet d'abord de se couper de la routine quotidienne et de « l'enfer du social » et permet de ressentir des sensations nouvelles. Selon les activités, comme la mytiliculture, elle met en jeu un rapport de force entre l'homme et la nature, dans lequel l'homme est soumis, dépendant des conditions météorologiques. Dans un contexte de production, où des individus puisent les ressources de la nature pour en faire une production, le lien à la nature est ambivalent et fragile. Se présentant comme protecteur, pour préserver un bon environnement pour la moule, les mytiliculteurs sont également confrontés à la diversité de la nature, pas toujours acceptée par les hommes. La prédation incarne cette ambivalence de l'homme à l'environnement, elle met en jeu des conflits

d'espace et permet de redéfinir nos manières d'agir et de penser.

A travers la deuxième partie, j'ai mis en avant les points de frictions, des divergences de représentations du territoire entre la population locale et la réserve naturelle, dans le but de mettre en évidence que la création de la réserve naturelle, produit d'une transformation et d'une prise de conscience environnementale de la société, a bouleversé le rapport des individus avec leur territoire. A travers la réglementation, la baie devient un espace de contrôle, un espace non-libre, normé entraînant des changements de représentations du territoire de la part des individus qui ont connu la baie comme étant un espace de véritable liberté. Dans ce contexte de transformations sociétales, les interactions entre les usagers et les gestionnaires de la réserve sont primordiales afin que ces changements soient compris par tous et que tous les acteurs trouvent leur place³¹ dans la baie. Finalement, en s'intéressant aux perceptions qu'ont les individus de la réserve, cela permet de s'interroger sur nos manières de pensées et d'agir dans la gestion de l'environnement.

³¹ L'utilisation du mot « place » n'est pas à entendre dans le sens d'un lieu figé mais dans le sens où l'homme doit pouvoir se retrouver dans sa manière d'être en relation avec la nature et avec son environnement

Bibliographie

Ouvrages :

- AUGÉ Marc. 1992. *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. coll. « La librairie du XXI^e siècle ». Paris. Editions du Seuil
- BOURDIEU Pierre. 1980. *Le sens pratique*. Paris. Editions de Minuit
- CALLON Michel, LASCOUMES Pierre et (al).2001. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Coll « La couleur des idées ». Paris : Seuil.
- DALLA BERNARDINA Sergio. 1996. *L'utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*. Lonrai. Edition Imago
- JAMOULLE Pascale, MAZZOCCHETTI Jacinthe. 2011. *Adolescences en exil*. Coll « Anthropologie prospective n°10 ». Louvain la Neuve : Academia Bruylant
- LARRERE Catherine et al. 2013. *L'écologie est politique*. Coll « Les petits marins ». Paris. Edition du Seuil
- LARRERE Catherine et Raphael. 2015. *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*. Paris. Edition La découverte
- LATOUR Bruno. 2015. *Face à Gaia. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Coll « Les empêcheurs de tourner en rond ». Paris. Edition La découverte
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre. 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain la Neuve : Academia Bruylant
- SEGAUD Marion. 2012. *Anthropologie de l'espace : Habiter, Fonder, Distribuer, Transformer*. Coll « U Sociologie ». Paris : Armand Colin
- BIORET Frédérique et al. 2009. *Dictionnaire de la protection de la nature*. Coll « Espace et territoires ». Rennes. PUR

Articles et thèses :

- AGIER Michel. « Le campement urbain comme hétérotopie et comme refuge. Vers un paysage mondial des espaces précaires ». In *BRESIL (S), hétérotopies urbaines*. 3/2013. P11-28. En ligne. URL < <https://bresils.revues.org/385> > . Consultée le 28/10/2017
- Arrêté préfectoral du 15 mai 2012 portant réglementation de certaines activités dans la réserve naturelle de la baie de Saint Briec. En ligne. URL : <http://www.reservebaiedesaintbriec.com/wp-content/IMG/pdf/publication/informations_generales/arrete_pref.pdf >. Consulté le 22/10/2017.
- Réserve naturelle de la baie de Saint Briec. 2004. *Impact de la décharge de la Grève des Courses sur les peuplements zoobenthiques*. En ligne. URL < http://www.reservebaiedesaintbriec.com/wp-content/IMG/pdf/publication/etudes_scientifiques/impact-greve-courses.pdf >. Consultée le 22/10/2017
- Article 231-43 du code rural et maritime du 31 octobre 2012. Légifrance. Cité par projet RESP²ONSable/LERBN-17-008. 2016. *L'exposition aux risques sanitaires des pêcheurs de coquillages en Bretagne Nord*.
- BERQUE, Augustin. « L'écoumène, mesure terrestre de l'homme, mesure humaine de la Terre : pour une problématique du monde ambiant » in *Espace Géographique*. En ligne. Vol 22. 4/1993. p. 299-305. En ligne. URL : < http://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1993_num_22_4_3225 >. Consultée le 28/10/2017
- BRED A Charlotte. 2017. « « Du sable dans les bottes », Coexistence et politique des savoirs sur l'érosion du littoral au Québec. » Thèse en Anthropologie. Université catholique de Louvain. Belgique.
- BONNEMAISON Joël. 1989. « Voyage autour du territoire » In *Espace géographique*. Tome 10 n°4, 1981. pp. 249-262.
- CALLON Michel. « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication de la coquille Saint Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint Briec ». In *l'Année sociologique*. 1986. En ligne. URL < https://yannickprimel.files.wordpress.com/2014/07/mcallon_la-domestication-des-coquilles-saint-jacques-et-des-marins-pcheurs-dans-la-baie-de-saint-briec_1986.pdf > . Consultée le 28/10/2017.

- CARO Céline. 2009. « Le développement de la conscience environnementale et l'émergence de l'écologie politique dans l'espace public en France et en Allemagne, 1960-1990 ». Université Paris Sorbonne. Etudes anglophones, germanophones et européennes. Thèse. En ligne. URL <http://www.qucosa.de/fileadmin/data/qucosa/documents/6439/Dissertation_CelineCaro.pdf>. Consultée le 28/10/2017.
- CHANVALLON Stéphanie. 2009. « Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime ». Anthropologie sociale et ethnologie. Université Rennes 2. Thèse. En ligne. URL <<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458244v1/document>>. Consultée le 28/10 / 2017
- DELFOUR Julie. « « Sauvagine » Hommes et petits carnivores sauvages dits « nuisibles » Partage des territoires, partage des connaissances ». 2009. Clermont Ferrand. Thèse en Géographie. En ligne. URL <<http://www.fondation-droit-animal.org/documents/Doc2011TheseDelfour.pdf>>. Consultée le 28/10/2017
- FOUCAULT Michel. « Dits et écrits 1984 , Des espaces autres . Conférence au Cercle d'études architecturales. » 14 mars 1967. In *Architecture, Mouvement, Continuité*. N°5. En ligne. URL <<http://desteceres.com/heterotopias.pdf>>. Consultée le 28/10/2017
- GEISTDOERFER Aliette. « De l'origine des marins. La genèse mythique d'une spécialisation technique ». In *Techniques & Culture*. N°43-44/2004. En ligne. URL <<https://tc.revues.org/1229>>. Consultée le 28/10/2017
- GEERTZ Clifford. 1998. « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture ». *Enquête*. N°6. Traduit par André Mary. En ligne. URL : <<https://enquete.revues.org/1443>>. Consultée le 28/10/2017.
- INGOLD Tim. « Culture, nature et environnement ». In *Tracés. Ecologiques, enquêtes sur les milieux humains*. 22/2012. Trad par MADELIN Pierre. En ligne. URL <<https://traces.revues.org/5470>>. Consultée le 28/10/2017
- LEJEUNE Lucie. 2008-2009. « Habiter autrement, du squat à la coopérative d'habitants : Entre innovation et transformation sociale ». Mémoire. Economie sociale et développement. Université Pierre Mendès France. Grenoble. En ligne. URL : <https://www.habiter-autrement.org/04_co-housing/contributions-04/Memoire_habiter_autrement-squat-cooperatives-2009.pdf>. Consultée le 28/10/2017

- LOUEY Cécile. 2010. « Ainsi squattent-ils ». Mémoire en ligne. URL : < <https://www.habiter-autrement.org/07.squat/contributions-07/Ainsi-squattent-ils---memoire-2010.pdf>>. Consultée le 28/10/2017
- Réserve naturelle de la baie de Saint Briec. 2004. *Impact de la décharge de la Grève des Courses sur les peuplements zoobenthiques*. En ligne. URL < http://www.reservebaiedesaintbriec.com/wp-content/IMG/pdf/publication/etudes_scientifiques/impact-greve-courses.pdf> Consultée le 22/10/2017
- VUILLEMENOT Anne Marie. Prises de notes de cours. Anthropologie du corps. 2017

Sites consultés :

Site d'Ifremer :

<http://envlit.ifremer.fr/region/basse_normandie/qualite/microbiologie/le_reseau_microbiologique>
>Consultée le 30/10/2017